한국문화

N° 106
Année 2023

CULTURE CORÉENNE

DOSSIER SPÉCIAL

LES GRANDS MOMENTS
DE LA VIE DES CORÉENS

Photo couverture
Emballage traditionnel en soie (*bojagi*), décoré d'un délicat pendentif (*norigae*).
© Miinam / Shutterstock

Directeur de la publication
LEE Il-Yul

Comité de rédaction
Rédacteur en chef : Georges ARSENIJEVIC
JEONG Eun Jin, RYU Hye-in, WOO Ji-young, Victoria SPENS

Ont participé à ce numéro
CHO Yong-hee, Pierre-Emmanuel ROUX, Pierre CAMBON,
Irène THIROUIN-JUNG, Jean-Yves RUAUX, JEONG Eun Jin, Justine GUICHARD,
Bastian MEIRESONNE, Roman MARLIÈRE, Victoria SPENS

Conception graphique
Régis ABERBACHE

Culture Coréenne est une publication du
Centre Culturel Coréen
20 rue La Boétie, 75008 Paris
Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15

Tous les anciens numéros de notre revue
sont consultables sur
revue.coree-culture.org

SOMMAIRE

02 Éditorial

DOSSIER SPÉCIAL
Les grands moments de la vie des Coréens

03 *Dol* et *Hwangap*, deux anniversaires importants et hautement symboliques
08 Le mariage « traditionnel » en Corée
12 Les funérailles en Corée

LA CORÉE ET LES CORÉENS

16 Cadeaux à la coréenne
19 Busan, ville secrète et capitale 2030 !
23 Les noms des Coréens

MOTS-CLÉS DE LA SOCIÉTÉ CORÉENNE

26 *Bap*

ACTUALITÉ CULTURELLE

28 Yun Jung-hee, l'actrice aux mille visages s'est éteinte à Vincennes
32 Hyuk Lee, feu tranquille en voie d'expansion

INTERVIEW

34 Kang Seongwoo, le rêve armoricain

NOUVEAUTÉS

37 Livres récemment parus à découvrir

ÉDITORIAL

Chères lectrices, Chers lecteurs,

Voici que l'occasion m'est de nouveau donnée de vous présenter, pour la seconde fois depuis mon arrivée en France, un numéro de notre revue. Au cours des mois précédents, l'intérêt pour la Corée et sa culture n'a cessé de croître. C'est pourquoi il est du devoir de notre Centre Culturel Coréen d'apporter à un public toujours plus large des informations de qualité sur notre pays et sa culture, notamment à travers les articles de fond de notre revue *Culture Coréenne*.

Ceux que vous allez découvrir dans ce N° 106 vont vous dévoiler quelques facettes très intéressantes de cette culture, et ce par le biais d'un dossier spécial consacré aux grands moments de la vie des Coréens. Seront ainsi abordées les plus grandes étapes de leur existence ; à commencer, sous la plume de Cho Yonghee, par celles du 1er anniversaire des nouveaux-nés, le *Doljanchi*, et de la cérémonie du *Hwangap* qui marque, lui, les 60 printemps des aînés. Puis, un second papier du professeur Pierre-Emmanuel Roux nous amènera à aborder la question du mariage et des traditions qui encadrent l'entrée des Coréennes et des Coréens dans la vie matrimoniale. Enfin, ce dossier spécial se verra complété par un article sur les funérailles en Corée, dans lequel Pierre Cambon fera un tour d'horizon des rites liés à cette ultime étape de la vie.

Dans la rubrique suivante, « La Corée et les Coréens », Irène Thirouin-Jung nous apportera son regard attentif de Française vivant depuis de nombreuses années en Corée, et tissera une sorte de lien avec le dossier précédent en nous parlant de la tradition ô combien codifiée des cadeaux. Succédera un papier rédigé avec malice par Jean-Yves Ruaux sur une ville qui se rêve capitale : Busan. En effet, la candidature de cette dernière à l'Exposition Universelle de 2030, dont le vote final aura lieu en novembre prochain, nous donnera une nouvelle fois l'occasion de s'intéresser à cette cité marine pleine de caractère. Enfin, la rubrique cédera sa place à la suivante avec un article de Jeong Eun Jin sur les noms des Coréens. Une belle opportunité d'en apprendre plus sur les habitants de la péninsule, et par extension sur l'histoire de cette dernière.

Suite à son apparition dans le N° 105, notre nouvelle rubrique « Mots-clefs de la société coréenne » nous permettra de découvrir ensemble un mot essentiel à la bonne compréhension de la société coréenne. Cette fois, Justine Guichard nous présentera le mot *bap*, un vocable qui désigne bien plus qu'une simple fonction nourricière.

Quant à notre rubrique « Actualité culturelle », celle-ci mettra en lumière deux figures hors du commun dans leurs domaines respectifs, à savoir le cinéma et la musique classique. En effet, Bastian Meiresonne retracera l'impressionnante carrière d'une grande dame récemment disparue en France, l'actrice Yun Jung-hee. Quant à Roman Marlière, celui-ci nous présentera un jeune et très prometteur pianiste, Lee Hyuk, qui n'est autre que le lauréat du grand concours Long-Thibaud 2022.

En guise de conclusion à ce numéro, nous vous proposerons de faire cap sur Brest avec une interview de Seongwoo Kang, un autre jeune talent qui se distingue, lui, dans l'étude du breton celtique et de sa linguistique. La Bretagne chevillée au cœur, il évoquera avec nous le parcours qui l'a guidé de la péninsule coréenne au Finistère, ainsi que ses projets contribuant à faire rayonner le patrimoine linguistique de cette belle région.

J'espère que la grande diversité des sujets mis en lumière dans ce N° 106 vous plaira, et que tous ces articles contribueront à vous faire mieux connaître et aimer la Corée et sa culture d'hier et d'aujourd'hui.

Je vous souhaite un bel été rempli de lectures passionnantes, et vous adresse à toutes et à tous mes plus chaleureuses salutations !

LEE Il-Yul
Directeur du Centre Culturel Coréen

NDLR : Depuis ses débuts, « Culture Coréenne », qui a pour vocation de faire mieux connaître en France la Corée et sa culture, s'attache à l'expression de la diversité des regards et opinions. C'est ainsi que nous publions aussi dans nos colonnes, afin que notre revue demeure un espace de liberté et de dialogue, des articles dont la teneur ne correspond pas toujours à notre sensibilité éditoriale et à nos points de vue.

Photo : Lesterhead © CC BY 2.0

© World History Archive / Alamy Stock Photo

Dol et *Hwangap*

Deux anniversaires importants et hautement symboliques

Par CHO Yong-hee
Enseignante de coréen et consultante-formatrice en relations interculturelles

Dol, le 1er anniversaire

Le *Doljanchi* (fête du 1er anniversaire) est en Corée un événement culturel et festif d'une grande importance, célébré le jour du premier anniversaire d'un enfant. Il s'agit, pour l'enfant et sa famille, d'un moment très attendu qui marque la fin d'une période autrefois considérée comme étant « à haut risque » et le début d'une nouvelle étape de la vie. Le *Doljanchi* est une occasion joyeuse, remplie de belles coutumes traditionnelles et donnant lieu à la préparation de plats délicieux.

Les origines du *Doljanchi*

Dans le terme *Doljanchi*, *Dol* représente une période de 12 mois, la fête célébrant donc la réussite pour l'enfant d'être parvenu « à faire le tour des 12 mois ».

L'histoire du *Doljanchi* remonte à la dynastie Joseon, qui a régné sur la Corée de la fin du XIVe au début du XXe siècle. Durant ces temps anciens, la mortalité infantile était très élevée et survivre à cette première année était loin d'être certain. Le *Doljanchi* faisait en quelque sorte office de point de contrôle. On considérait que l'enfant qui avait passé cette première année charnière avait fait le plus difficile : il pouvait maintenant se concentrer sur sa vie future sans trop craindre pour sa survie. Le *Doljanchi* était donc une occasion joyeuse de célébrer la prospérité et la longue vie future de l'enfant. Peu importait le statut social de la famille ou sa région d'origine, le *Doljanchi* était systématiquement préparé pour fêter le premier *Dol* de l'enfant.

Geumjul, la « corde de salut »

De son premier souffle à son premier *Dol*, de nombreux stratagèmes étaient mis en place pour protéger l'enfant.

À la naissance du bébé, chaque famille installait une corde de paille tressée à l'entrée de sa demeure. Selon le sexe de l'enfant, cette corde était ornée de piments pour les garçons et de branches de pins pour les filles. Elle était censée empêcher les mauvais esprits d'entrer dans la maison, mais également destinée à tenir éloignées les personnes ayant fréquenté des lieux de mauvais augure ; hôpitaux, cimetières, etc. Toute personne susceptible d'apporter une mauvaise fortune, ou de véhiculer des microbes, était interdite d'entrée et sommée de se tenir éloignée de la maison abritant le nouveau-né.

Photo : Trams76 © Shutterstock

La « corde de salut » ornée de piments, destinée à protéger le nouveau-né de la maison des mauvais esprits.

Photo : AlisherIrismetov © Shutterstock

La table du *Doljabi* sur laquelle sont disposés les différents objets censés représenter le futur métier de l'enfant : stéthoscope, livre, pinceau, etc.

Cette « corde de salut » était considérée comme un moyen d'augmenter les chances de survie de l'enfant à une époque où les femmes accouchaient à domicile, dans un cadre peu aseptisé. Elle était déployée dès la naissance durant une période de 21 jours, appelée par les Coréens période de « 3 fois 7 jours ». Traditionnellement, le chiffre 3 représente en Corée l'harmonie parfaite entre le ciel, la terre, l'humain, les principes du yin et du yang. Le chiffre 7 est lui, selon la croyance populaire, porteur de bon augure. Quoi de plus propice donc à la bonne santé de l'enfant qu'une combinaison de ces deux facteurs !

Si vous connaissez le mythe de Dangun, fondateur de la Corée, vous vous souvenez peut-être du fait que sa future femme, l'ourse, a également mis 21 jours à se transformer en femme. Dans l'inconscient collectif, les Coréens semblent ainsi considérer qu'une période de 21 jours soit nécessaire à la formation d'un être humain.

Baegiljanchi, la fête des 100 jours ; un premier soulagement !

Au terme des 100 premiers jours, pendant lesquels l'enfant était protégé et choyé, la fête *Baegiljanchi* marquait un premier jalon pour la famille. À cette occasion, on préparait dans la matinée, selon la tradition, une table d'offrandes, le *Samsinsang* (littéralement « table destinée aux trois divinités »), cela afin d'honorer les trois esprits divins qui étaient censés avoir permis à l'enfant de venir au monde et à la mère d'accoucher en bonne santé. L'un des plats les plus importants de l'offrande était (et est toujours) le *miyeokguk*, une soupe à base d'algues et de bouillon de bœuf, avec du riz blanc. Après que la mère de l'enfant, ou sa grand-mère, eut prié devant le *Samsinsang* pour que le bébé connaisse chance, bonheur et longue vie, elle dégustait la nourriture préparée.

Malgré le modernisme, cette fête est encore aujourd'hui célébrée dans les familles coréennes. Car en dépit des avancées de la médecine, les Coréens restent culturellement très marqués par cette importante étape des 100 jours. De ce fait, il faut savoir que durant cette période, il est encore extrêmement difficile de s'inviter dans la maison d'un nouveau-né, même pour les membres de la famille et les amis proches.

Mais faisons un petit saut dans le temps pour arriver ainsi au premier anniversaire de l'enfant.

Le jour du *Doljanchi*

Alors que la tradition de la célébration du *Baegiljanchi* était observée dans un esprit de gratitude et de soulagement, le *Doljanchi* était, lui, pour toute la famille, un grand moment de joie et un événement festif synonyme d'abondance.

Au matin du *Doljanchi*, la table d'offrandes pour les trois divinités (*Samsinsang*) est installée à l'endroit où la famille viendra prier pour la longue vie et la protection de l'enfant. Les offrandes, elles, notamment le riz blanc et la soupe d'algues, seront cuisinées pour être également servies lors du petit-déjeuner familial. Il faut noter que la soupe d'algues reste, encore aujourd'hui, un symbole aux multiples vertus marquant chaque anniversaire. Par exemple, après avoir accouché, les femmes coréennes prennent également cette soupe, riche en iode et en vitamines, pendant au moins trois semaines, pour se remettre rapidement de l'accouchement et durant la période d'allaitement.

La famille installe ensuite, dans le salon ou dans la pièce principale de la maison, un paravent traditionnel à l'arrière-plan du *Dolsang* (littéralement « table du 1er anniversaire »). On dépose ensuite sur cette table de cérémonie divers mets en quantité : gâteaux de riz *tteok* (plus de 12 sortes !), fruits, viande, poisson, riz… toutes ces succulentes choses étant censées contribuer à assurer à l'enfant bonne santé, longue vie et avenir radieux. Notons au passage que le nombre d'objets disposés sur le *Dolsang* est également important. Plus précisément, selon les principes du yin et du yang, les nombres impairs sont considérés comme plus favorables.

Le code vestimentaire du *Doljanchi*

Les vêtements portés lors du *Dol* sont également riches en symboles. L'enfant, qu'on habillait depuis sa naissance d'un habit blanc, va désormais être vêtu d'un *Dolbok* (littéralement "habit du 1er anniversaire"). Il s'agit d'un costume traditionnel coréen en soie, de couleur vive, orné de broderies et de motifs complexes. Les couleurs du *Dolbok* ne sont pas anodines. Cinq couleurs fondamentales (noir, blanc, jaune, rouge, bleu), appelées *Obangsaek*, sont en fait utilisées – selon la croyance populaire – pour bloquer les mauvaises énergies et préserver la santé de l'enfant.

Le *Dolbok* des filles se compose d'une jupe rouge vif, d'un pardessus que portaient traditionnellement les femmes de la cour, ainsi que d'un ornement doré sur la tête. Les garçons portent, eux, un pantalon violet ou gris, un gilet indigo et un pardessus. Outre le *Dolbok*, l'enfant peut également porter un *Jobawi*, chapeau traditionnel à large bord fait de soie ou de satin ; il est surmonté d'un pompon censé éloigner les mauvais esprits et protéger l'enfant.

En général, les invités qui assistent au *Doljanchi* portent également des vêtements traditionnels. De même que lors d'un mariage, on évite d'être habillé de blanc pour mettre en valeur la mariée, les invités revêtent des *hanbok* de couleurs plus discrètes que celles portées par l'enfant ; ainsi on choisit par exemple souvent des couleurs pastel.

Le *Doljabi*, retour vers le futur

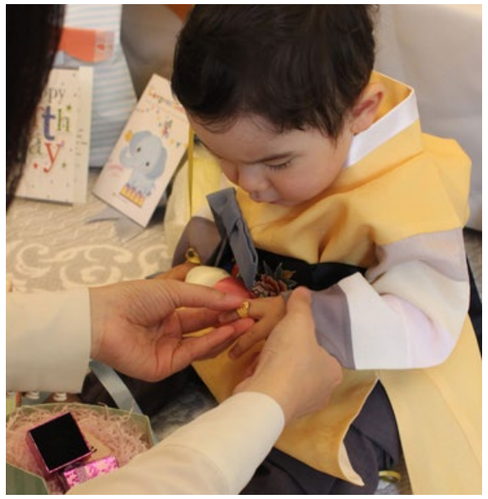
Vient alors le clou du spectacle : le *Doljabi* (littéralement « attraper un objet lors du *Dol* ». La tradition consiste à placer sur une table divers objets devant l'enfant : son travail est d'en attraper un. L'objet choisi est censé représenter sa future carrière ou ses traits de personnalité. Autrefois, les objets disposés étaient très différents selon le sexe de l'enfant. Pour un garçon, on posait principalement des objets en lien avec les études (pinceau de calligraphie, livre…) ou les arts martiaux (arc, sabre…). Et pour une fille, les objets représentaient le plus souvent des tâches du foyer liées à la vie domestique (ciseaux, aiguille). Du riz et des pièces d'argent, symboles de fortune, ou bien du fil et des nouilles, symboles de longue vie, étaient disposés indifféremment, qu'il s'agisse d'une fille ou d'un garçon.

Les objets présentés ont bien sûr évolué au fil des siècles et avec les souhaits de carrière des parents pour leurs enfants. Au placard désormais guerriers et couturières ! Lors du *Doljabi*, on dispose aujourd'hui, devant les enfants, des micros, des stéthoscopes ou des clubs de golf ! Bien sûr, les parents ont tendance à placer leurs objets de prédilection à portée de l'enfant… Et pendant ce temps, les invités parient sur l'objet que celui-ci choisira.

Encore aujourd'hui, le *Doljabi* est une tradition très observée et appréciée en Corée. C'est à la fois l'occasion de célébrer la première année de vie de l'enfant et de se projeter dans son avenir. En lui permettant de choisir sa propre voie, on pense qu'on lui donne les moyens d'être heureux dans sa vie future. Pour ma part, lors de mon *Doljabi*, j'ai choisi un crayon. Choix on ne peut plus prémonitoire, puisque je suis devenue par la suite enseignante et auteure ! Preuve s'il en est que le *Doljabi* ne doit pas être pris à la légère…

Qu'offrir à l'enfant lors de son premier anniversaire ?

Qui dit anniversaire, dit cadeaux. À cette occasion, en Corée, les invités offrent habituellement de l'argent, des vêtements ou des objets de puériculture. Cependant, le cadeau le plus symbolique est une bague en or. Selon la médecine traditionnelle, l'énergie transmise par l'or permettrait d'assurer à l'enfant une bonne santé. Offrir ce cadeau revient donc symboliquement à exprimer, par le biais d'un don, un souhait de bonne santé. La bague est généralement personnalisée : le nom de l'enfant, sa date de naissance, ou bien encore l'animal correspondant à son signe astrologique du zodiaque, peuvent y être gravés.



La bague en or est le cadeau le plus symbolique offert à l'enfant pour son premier anniversaire.

Depuis quelques années, il est également devenu à la mode d'offrir en guise de cadeau une cuillère en or. Alors qu'en France, on dira plutôt d'un enfant venu d'une famille aisée qu'il est né avec une cuillère en argent dans la bouche, les Coréens diront eux, selon le niveau d'aisance familial, qu'il est né avec une cuillère en or, en argent ou en terre cuite. Et, bien que cette théorie des classes fasse souvent polémique car contribuant à perpétuer les inégalités sociales, les donateurs de la cuillère en or espèrent que l'enfant bénéficiera d'une vie abondante et prospère.

Bien entendu, on peut se demander si ces cadeaux font surtout la joie des enfants ou des parents…

Conclusion

Le *Doljanchi* comprend donc tout un ensemble de coutumes destinées à marquer le début de la vie de l'enfant. Mais il faut savoir, que dans les sociétés confucianistes, le respect des aînés primait sur celui accordé aux jeunes. Nous allons donc évoquer, dans la seconde partie de cet article, les coutumes liées aux survivants du vieil âge…

Hwangap, le 60e anniversaire

Le *Hwangapjanchi* (*Hwangap* signifie littéralement « le retour au point de départ du cycle sexagésimal ») est une fête traditionnelle coréenne qui marque le 60e anniversaire d'une personne. Selon les croyances traditionnelles en Asie de l'Est, la vie des gens évoluait par cycles de 60 ans, un cycle – appelé *Gap* – correspondant à une rotation complète des signes du zodiaque (12 animaux et 5 éléments). En Corée, le *Hwangap* est considéré comme un moment de réflexion et de renaissance, car on pense que la personne entame à 60 ans un nouveau cycle de vie. Il faut noter que cette célébration existe en Corée mais également dans quelques autres pays voisins tels la Chine, le Japon ou le Vietnam.

Vivre vieux, une bénédiction !

On retrouve des traces de cette célébration du *Hwangap* dès le XIIIe siècle. À l'ère Joseon, l'espérance de vie chez les nobles tournait autour de 55 ans et les paysans, eux, atteignaient rarement les 50. Dépasser les 60 ans relevait donc du miracle pour le commun des mortels. Aussi, les rares soixantenaires étaient-ils respectés et surnommés « les vieux qui ont passé le *Gap* », appellation flatteuse destinée à les honorer et à accroître leur statut social.

Les préparatifs du Hwangap

Piété filiale oblige, il était du devoir des enfants d'organiser en cette occasion une cérémonie grandiose. Une abondance de victuailles et de produits de choix était présentée lors de la fête : noix, kakis séchés, alcools divers, fleurs, gâteaux de miel et sésame noir *Dasik*… étaient disposés sur la table d'honneur. Les *Yakkwa* (gâteaux au miel frits à l'huile) étaient empilés pour former des tours cylindriques de 40 cm de hauteur. On disait que la hauteur des piles de victuailles était proportionnelle à la force des souhaits de longévité des enfants envers leurs parents. Ces aliments n'avaient pas vraiment vocation à être consommés au cours de la cérémonie mais étaient plutôt destinés à témoigner de la richesse et de la prospérité de la famille hôte. Devant la table de cérémonie, on disposait à part, sur une autre petite table, de l'alcool à consommer.

Il est intéressant de noter que la table de cérémonie utilisée lors du *Hwangap* est similaire à celle qu'on utilise pour les rites rendant hommage aux ancêtres défunts. C'est sans doute parce que le 60e anniversaire marquait aussi autrefois le dernier cycle de la vie d'une personne. D'ailleurs, le *Hwangap* était également appelé *Sanjesa*, rite sacrificiel organisé du vivant de quelqu'un.

Tous les Coréens formant, confucianisme oblige, une grande famille, cette coutume ne se cantonne pas au seul cercle familial. Dans les milieux académiques, par exemple, les disciples se doivent d'organiser le *Hwangap* pour leur maître. Et cette coutume est également observée dans les cercles religieux ou même mafieux.

Place à la fête

La personne honorée se doit de porter en la circonstance des vêtements traditionnels coréens, dont un chapeau spécial appelé *gwanmo*, symbole de sagesse et de longévité.

La cérémonie comprend plusieurs phases rituelles : on adresse d'abord une prière aux ancêtres, puis on allume des bougies destinées à représenter le passé, le présent et l'avenir. La table d'honneur, qui est déjà dressée, est ornée de plats précédemment cités ; ils sont disposés en nombre impair. Toutefois, pas touche ! Ces plats font office d'offrandes. Le repas, comprenant généralement des nouilles et du *kimchi*, se fera, plus tard, sur une autre table appelée *Immaetsang*. Le fils aîné de la famille, accompagné de sa femme, s'incline en premier pour saluer ses parents en leur offrant de l'alcool. Suivent, après lui, les autres enfants s'inclinant successivement du plus âgé au plus jeune. Puis, c'est le tour des autres membres de la famille et des invités qui font de même. Les frères et sœurs de l'hôte du *Hwangap* sont assis à ses côtés accompagnés de leur époux et épouses. Ils reçoivent, eux aussi, l'offrande d'alcool.

Du fait de l'allongement de la durée de la vie, les Coréens d'aujourd'hui ont plutôt tendance à célébrer le 70e anniversaire, *Chilsoon Janchi*, qui « concurrence » de plus en plus le *Hwangap*.

Ces « formalités » terminées, un toast est porté à la personne honorée. Pour célébrer l'heureuse occasion, les invités peuvent, selon le cas, chanter des chants coréens, réciter des poèmes, ou bien encore exécuter des danses traditionnelles. Lors du *Hwangap*, même les badauds sont invités à partager le repas car le fait d'avoir de nombreux convives est un symbole de vertu et contribue à la notoriété de la maison. À la fin des festivités, la personne fêtée exprime, selon la tradition, sa gratitude à sa famille et à ses invités pour leur amour et leur soutien.

Le *Hwangap* était généralement célébré en une journée mais, pour les familles riches ou celles souhaitant afficher et asseoir leur position sociale, les festivités pouvaient durer jusqu'à trois jours. Ainsi, on peut aisément comprendre pourquoi cette coutume représentait autrefois un énorme fardeau pour les enfants, surtout lorsqu'il s'agissait de familles pas très aisées.

Le *Hwangap* aujourd'hui

Contrairement au *Doljanchi*, le *Hwangap* est, lui, de moins en moins célébré de nos jours. Sans doute parce que l'allongement de l'espérance de vie des Coréens – qui approche aujourd'hui les 85 ans – et le fait qu'on célèbre désormais fréquemment les 70 et même les 80 ans des parents, ont contribué à banaliser le 60e anniversaire. Autrement dit, vivre au-delà de 60 ans est aujourd'hui loin d'être un exploit et le *Hwangap* a, de ce fait, perdu progressivement, depuis le début des années 1990, sa fonction symbolique.

En outre, les Coréens se marient de plus en plus tardivement. De nos jours, il n'est pas rare de voir des couples de 60 ans avec des enfants dans la vingtaine. On peut donc comprendre que, après deux années de service militaire, beaucoup de jeunes adultes rechignent à utiliser leurs maigres économies pour empiler 40 cm de *Yakkwa* devant leurs parents. D'ailleurs, ces parents eux-mêmes préfèrent aujourd'hui organiser un beau voyage ou se payer un bon restaurant pour fêter leurs 60 ans, plutôt que d'inviter du monde et dépenser de l'argent pour ce genre d'occasion.

Conclusion

Malgré les profonds changements sociétaux de ces dernières décennies, l'allongement de la durée de vie et le fait que les Coréens d'aujourd'hui ont plutôt tendance à fêter le 70e anniversaire de leurs parents (*Chilsoon Janchi*), qui « concurrence » de plus en plus le 60e, le *Hwangap* reste encore un moment important permettant de réunir famille et amis pour célébrer le don de la vie et la transmission de la sagesse et de l'expérience d'une génération à l'autre.

Photo : Tom&Debbie © CC BY-NC 2.0

Les oies sauvages des cérémonies héritées du Joseon étaient souvent en bois (*mogan*) et pouvaient être remplacées comme ici par des canards, symboles de bonheur dans le mariage.

Le mariage « traditionnel » en Corée

Par Pierre-Emmanuel ROUX
Maître de conférences à l'Université Paris Cité

Voilà un test à faire autour de vous : demandez à n'importe quelle jeune femme sud-coréenne si elle souhaite se marier et de quelle manière. L'intéressée répondra bien souvent de manière positive à la première question, car la pression familiale et sociale reste vive en dépit d'une profonde évolution des mœurs dans la péninsule coréenne depuis plusieurs décennies. Quant à la seconde question, votre interrogée manifestera toujours (ou presque) le désir de revêtir une belle robe blanche digne d'un conte de fées, ainsi que l'intention de passer par le studio d'un photographe où l'événement sera immortalisé avec une multitude de clichés plus ou moins retouchés.

Cela étant, une minorité de Coréens demeure également favorable au mariage dit traditionnel, ce qui nécessite de troquer robe et smoking pour le fameux *hanbok* (littéralement « costume coréen ») et implique tout un ensemble de prosternations ritualisées. Faut-il néanmoins séparer le « traditionnel » du « moderne » par une grande muraille infranchissable ? Disons plutôt que cette division est quelque peu surfaite et qu'il n'existe pas en réalité une seule coutume figée du mariage. Nombre de pratiques supposément ancestrales subsistent d'ailleurs aujourd'hui sous des traits contemporains. Partons donc explorer ce mariage sous l'angle historique en commençant par retracer les étapes des noces qualifiées de traditionnelles.

Le rite du mariage dit traditionnel

Ce que l'on désigne en coréen par l'expression de « mariage traditionnel » (*jeontong gyeolhonsik*) est en fait un héritage des derniers siècles de la période du Joseon (1392-1897). Le mariage constituait à cette époque l'un des « quatre rites » (*sarye*) qui rythmaient la vie des Coréens, avec la cérémonie du bonnet viril – marquant le passage à l'âge adulte – ainsi que les funérailles et le culte des ancêtres. Le mariage était d'ailleurs loin de se résumer à une simple cérémonie, puisque cette dernière était elle-même précédée et suivie d'un ensemble de pratiques et de rituels bien définis.

Une première étape prenait la forme de discussions en vue de conclure le mariage (*uihon*). Rappelons ici que l'engagement matrimonial au temps du Joseon visait moins à unir deux personnes que deux clans ou deux familles, ce qui était encore plus vrai au sein de l'aristocratie. Il convenait donc de s'assurer les services d'une ou d'un entremetteur, puis de déterminer la compatibilité astrale (*gunghap*) des futurs mariés en examinant les « quatre piliers » (*saju*) de leur destin, c'est-à-dire leur année, mois, jour et heure de naissance.

L'union pouvait ainsi être confirmée, et un jour faste était alors choisi pour la cérémonie. Dans les mois (ou parfois les jours) précédant le grand événement, le futur marié devait rendre visite à la famille de son épouse afin d'effectuer une demande en mariage (*napchae*) au moyen d'un ensemble de présents contenus dans un coffre en bois laqué appelé *ham*. Il s'y trouvait de la soie rouge et bleue – deux couleurs symbolisant la combinaison du *yin* (le bleu pour l'élément féminin) et du *yang* (le rouge pour le masculin) –, des objets incarnant la fertilité et surtout le contrat de mariage qui scellait l'union entre les deux parties. De son côté, la famille de l'épouse devait également préparer une dot (*honsu*) qui serait remise à la belle-famille au terme des différentes étapes du mariage.

La cérémonie même du mariage était appelée *daerye*, littéralement « grand rite ». Elle se déroulait dans la maison familiale de la mariée et commençait par un ensemble de salutations et de prosternations devant les parents et entre époux. Le marié devait se tenir dans la direction de l'est et la mariée dans celle de l'ouest, une table cérémonielle placée entre eux. On trouvait notamment sur cette table divers symboles de l'union : des branches de pin et du bambou pour la fidélité, et des jujubes pour la naissance indispensable d'un fils. Deux oies sauvages, ou une poule et un coq se tenaient sur (ou près de) la table afin d'incarner la fécondité et de protéger les époux contre les mauvais esprits. Le couple était considéré comme marié après l'échange de coupes d'alcool de riz et la libération des volatiles – si ces derniers n'étaient pas en bois. Un banquet clôturait ensuite la journée.

Les Coréens du peuple à l'époque du Joseon étaient habituellement vêtus de blanc, suivant les préceptes d'un confucianisme hostile au luxe ostentatoire. Mais ils étaient autorisés, lors de leur mariage, à revêtir des vêtements colorés et raffinés qui étaient habituellement réservés à la haute société. Le mari portait ainsi un costume de fonctionnaire, souvent bleu ou violet, tandis que son épouse portait une robe de cour et une couronne ornementale (*jokduri*), ainsi que trois points rouges (*yeonji gonji*) sur les joues et le front. Ces points devaient chasser les mauvais esprits – effrayés par la couleur rouge – et préserver ainsi le caractère sacré du mariage.

Les jeunes tourtereaux passaient ensuite une à trois nuits dans la famille de la mariée. Dans certaines régions, la coutume voulait que, lors de la première nuit, la chambre nuptiale fût entourée de femmes s'amusant à faire des trous dans les portes en papier et à jeter un coup d'œil dans la chambre pour taquiner le jeune couple. Il convenait ensuite de rejoindre la demeure de l'époux pour s'y installer définitivement. Lors de cette étape appelée « nouvelle procession » (*sinhaeng*), le mari se déplaçait à cheval et la mariée en palanquin. Il ne restait alors plus qu'à accomplir un ultime et dernier rite, le *pyebaek*. Après plusieurs prosternations, la belle-mère déposait sur la robe de sa belle-fille des jujubes avec l'espoir que le couple soit prospère et donne naissance à de nombreux fils.

Dans le mariage dit traditionnel, l'échange de coupes d'alcool de riz scellait l'union des jeunes époux.

Photo : Tom&Debbie © CC BY-NC 2.0

Lors d'une cérémonie dite traditionnelle, les époux étaient vêtus d'un costume de fonctionnaire et d'une robe de cour. On notera les points rouges sur les joues de la mariée, censés chasser les mauvais esprits.

Ce rite du mariage qualifié aujourd'hui de traditionnel était donc relativement complexe, mais il était aussi fort coûteux pour les deux parties. Il s'avère cependant difficile de parler d'une cérémonie « typique », car cette dernière connaissait des variations régionales et son degré d'élaboration dépendait par ailleurs de la richesse des familles. Ce mariage traditionnel se pratiquait encore volontiers dans les campagnes coréennes pendant une partie du XX^{e} siècle avant de connaître une simplification et de prendre d'autres formes plus contemporaines.

Un mariage traditionnel immuable ?

Ce que nous venons d'évoquer ne doit pas occulter un autre point essentiel. Il serait en effet réducteur de croire à l'existence d'un seul et unique mariage « traditionnel », car ce dernier, loin d'être figé, a connu diverses évolutions au cours du dernier millénaire. À l'époque du Goryeo (918-1392), la cérémonie était déjà célébrée dans la maison de la mariée et précédée de négociations conduites par un entremetteur. Si les sources ne sont guère prolixes en détails, nous savons néanmoins que le couple échangeait divers cadeaux, puis qu'un banquet scellait l'union entre les deux parties. C'était l'occasion pour chaque famille de faire étalage de sa richesse personnelle, avec des étoffes de soie d'origine étrangère et des ustensiles précieux. De nombreuses cérémonies étaient même reportées afin de réunir les parures nécessaires.

Le mariage au Goryeo se traduisait aussi par un mode de vie uxorilocal. Cette expression ethnologique – dont nos lecteurs voudront bien nous pardonner l'emploi ici – indique que le marié s'installait dans la maison de son épouse, et que leurs enfants et souvent même leurs petits-enfants naissaient et grandissaient dans la maison de la mère. Une telle situation peut s'expliquer par le fait que les femmes disposaient d'un droit d'héritage semblable à celui de leurs frères et qu'elles exerçaient ce faisant un pouvoir d'attraction économique sur leur belle-famille. Notons ici qu'un homme pouvait avoir plusieurs femmes, en particulier dans l'aristocratie. Dans ce cas, les femmes résidaient séparément, le plus souvent dans leur famille d'origine, et leur mari « vivait » avec elles en leur rendant visite pendant des périodes plus ou moins longues.

L'époque du Joseon marqua ensuite un tournant progressif avec un néoconfucianisme érigé en idéologie d'État. Les souverains et leur cour cherchèrent à imposer le mariage confucéen décrit dans les ouvrages canoniques de la Chine antique et revisité au XII^{e} siècle par de grands penseurs de la Chine des Song. Le mariage « indigène » mis en place au Goryeo s'avéra néanmoins être l'un des rites qui résista le plus longtemps au processus de confucianisation à l'œuvre pendant les cinq siècles du Joseon.

Le modèle confucéen exigeait un renversement des coutumes uxorilocales coréennes, de sorte que la mariée devait désormais s'installer dans la maison de l'époux et devenir membre de son clan. Ce nouvel idéal découlait d'une volonté de distinguer l'épouse principale, seule légitime, des épouses secondaires qui ne l'étaient pas, à la différence du mariage plural du Goryeo où toutes les femmes mariées au même homme possédaient le même statut. Il s'agissait en d'autres termes d'établir une descendance reconnue qui serait issue uniquement de la première épouse. Le mariage confucéen impliquait par ailleurs de repenser les diverses étapes de la cérémonie et de faire preuve d'austérité en dépouillant la célébration de son trop grand apparat.

L'élite dirigeante du Joseon usa de tout un arsenal juridique et idéologique en vue de faire adopter ce mariage confucéen, mais ses efforts furent largement couronnés d'échecs jusqu'au XVI^{e} siècle. Elle abandonna donc l'espoir de faire entrer la cérémonie du mariage dans le strict cadre confucéen et concentra plutôt ses efforts sur certains aspects du rite nuptial. Le mariage prit ainsi des formes hybrides : il resta célébré dans la famille de l'épouse avec un certain faste, et c'est seulement à partir d'un ou trois jours que cette dernière arrivait dans sa belle-famille. En outre, si la présentation d'une oie sauvage par le marié à ses beaux-parents était un élément secondaire de la cérémonie confucéenne, elle était au contraire une pièce maîtresse de la cérémonie coréenne.

On peut donc dire, à la suite de certains chercheurs, que le mariage à l'époque du Joseon s'inscrivait bien dans une tradition autochtone. Le rituel coréen incorporait certes diverses caractéristiques de la cérémonie confucéenne pour en souligner les parties principales. Toutefois, il correspondait davantage à une indigénisation des éléments confucéens, avec de fortes variations spatiales et temporelles, qu'à une confucianisation pure et simple des coutumes locales.

Le mariage moderne peut sembler en rupture avec l'héritage du Joseon, mais il en maintient pourtant diverses facettes sous des dehors nouveaux.

La résilience du mariage « traditionnel »

Que reste-t-il aujourd'hui de ce mariage supposément traditionnel ? Bien plus qu'on ne l'imagine au-delà des apparences, même si la cérémonie contemporaine diffère à bien des égards de celle du Joseon.

Les mariages arrangés d'antan sont en voie de déclin, mais l'entremise perdure encore aujourd'hui avec les *blind dates* (ou rencontres arrangées, *sogaeting*) qui permettent à de nombreux jeunes adultes de trouver l'âme sœur. Il reste en outre fréquent de vérifier la compatibilité astrale des futurs époux afin de prévenir un mariage raté ou un malheureux divorce. Les échanges de cadeaux persistent également, mais sous des formes nouvelles : aux bijoux tels que les colliers et les bagues s'ajoutent volontiers des montres, voire des sacs de luxe. La tradition des trois générations sous un même toit ayant quasiment disparu, on attend aussi parfois chez les couples suffisamment aisés que la famille de l'époux finance l'achat d'un appartement et que celle de la mariée fournisse l'ensemble des meubles.

La cérémonie prend de son côté la forme d'un mariage à l'occidentale, du moins à première vue. Elle peut se dérouler dans un *wedding hall* – de véritables usines à mariage où s'enchaînent les célébrations –, dans un hôtel de luxe, voire dans une église et même, plus rarement, dans un temple bouddhiste, avec la presque inévitable *Marche nuptiale* en fond sonore. Le mariage dit moderne ne fait cependant pas abstraction complète des rites ancestraux. Après la cérémonie en robe et smoking, le couple se retire très souvent dans une salle annexe où, désormais vêtu du *hanbok*, il accomplit le rite du *pyebaek* en présence de la famille proche, tandis que les autres convives profitent du repas de noces.

Reste la question du *daerye*, ce rite central du mariage dit traditionnel. Loin d'avoir complètement disparu, il est encore pratiqué par une minorité de Coréens en lieu et place de la cérémonie « moderne ». Le *daerye* est même très prisé par les couples mixtes, autrement dit entre une / un Coréen et une / un étranger. Son déroulement n'est cependant plus aussi élaboré qu'à l'époque du Joseon. Les prosternations en *hanbok* sont généralement moins nombreuses, pour en estomper le caractère vieillot et trop ritualiste, et la cérémonie ne se tient plus dans la maison familiale de l'épouse – à moins de disposer, chose rare, d'un cadre idyllique. Les mariés préféreront en effet le charme d'une maison ancienne, qu'il s'agisse d'un site historique ou d'un bâtiment plus neuf mais construit dans un style authentique.

Nous pourrions dire en guise de conclusion que le mariage constitue depuis de nombreux siècles un rite de passage important et un temps fort dans la vie des Coréens. Les continuités et les évolutions de ce mariage nous rappellent néanmoins le problème plus général de la « tradition » qui est souvent inventée ou fantasmée par rapport à une « modernité » supposément incompatible. Les influences confucéennes (ou chinoises) et plus récemment occidentales n'empêchent donc pas de penser que les formes actuelles du mariage dans la Péninsule restent fondamentalement coréennes.

Les funérailles en Corée

Par Pierre CAMBON
Ancien Conservateur général du Musée national des arts asiatiques Guimet

Cérémonie funéraire de la ville de Goyang.

Rites de passage

Les funérailles sont rarement une partie de plaisir, et encore moins une histoire drôle, spécialement en Corée, dans un monde confucéen où le fils ainé se doit de tenir son rang, et donc de faire face à des dépenses souvent très conséquentes, pour que l'inhumation et la cérémonie soient à la hauteur de ses obligations, sans même parler de la charge de travail à laquelle son épouse doit faire face pour recevoir toute la famille, même la plus éloignée, sans compter les proches du défunt. L'aventure peut ainsi virer au casse-tête familial, au cauchemar le plus noir, voire au désastre financier. L'événement, en effet, n'est pas de tout repos, même s'il compte (ou peut-être parce qu'il compte) parmi les plus marquants dans le parcours d'une vie, au point que son souvenir restera très présent, bien après le départ des défunts, scandant, de façon régulière, la vie de ceux qui leur succèdent, depuis la fête des morts, la cérémonie sur la tombe ou le culte des ancêtres. Bref, les funérailles sont un moment très lourd, auquel est consacrée une grande part de l'activité des vivants, quitte à en saturer aussi la perception visuelle, puisqu'une partie visible de leur environnement est occupée par le monde des morts. Dans le paysage, la colline ponctuée de myriades de tombes jouxte la ville toute proche, au point d'en bloquer l'extension, offrant pour le voyageur européen, comme le note Emile Bourdaret, dans son ouvrage *En Corée*, le spectacle insolite d'une montagne qu'aurait bouleversé toute une armée de taupes[1]. Chaque Coréen, en effet, se doit d'être inhumé dans une tombe en forme de tumulus, sauf les moines bouddhistes, qui, eux, ont l'élégance de se laisser incinérer, et non pas enterrer, sans prendre, par là-même, sur une superficie particulièrement contrainte, dans la péninsule de Corée.

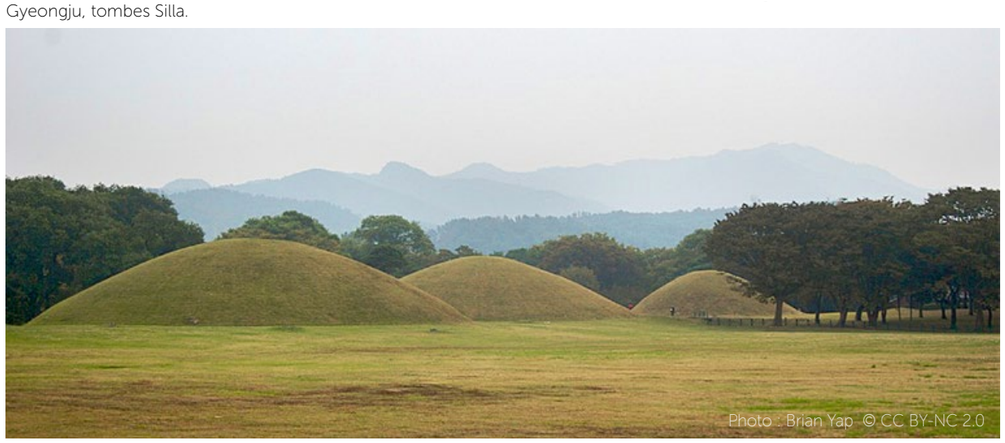
Les funérailles restent cependant un traumatisme, « un événement parfois si compliqué pour les générations modernes », comme l'écrit Juliette Morillot[2], « que quand la mort survient, sans crier gare, il faut se précipiter chez les voisins ou les "vieux" de la famille pour demander conseil ». Sur les peintures murales des tombes de Goguryeo, au temps des Trois Royaumes (1er -7e s.), les défunts, néanmoins, prennent en charge le problème et reçoivent eux-mêmes, selon le protocole, la famille, les amis, et les administrés, tout cela à grand renfort de processions et de cavalcades militaires, comme dans la tombe d'Anak (357) ou celle de Deokheungni (408). Au temps du royaume de Silla, toutefois, le monde des morts fait parfois chavirer le monde des vivants, comme en témoigne Gyeongju, la capitale, où des tombes en forme de tumulus de plus de vingt mètres de haut donnent à la cité une apparence lunaire, comme une mer démontée figée par le silence. Le luxe barbare, qui accompagne dans l'au-delà les monarques défunts, est à la hauteur de cette démesure et se traduit par des couronnes et des parures en or, à l'élégance raffinée. Cette forme de tumulus subsistera durant les périodes suivantes, Goryeo (10e – 14e s.), puis Joseon (15e – 20e s.), voire jusqu'à l'époque actuelle, avec des proportions malgré tout plus modestes, quitte à se doter à la manière chinoise d'un « chemin de l'âme », ponctuée de chaque coté de sculptures d'animaux, de fonctionnaires civils ou bien de généraux. La tombe du roi Gongmin (1351-1374), à Gaesong, jouxte, dans la plus stricte égalité, celle de son épouse aimée, une princesse mongole, quand celle des derniers souverains de Joseon, Gojong (r. 1864-1907) et Sunjong (r. 1907-1910), est l'écho à Geumgok, à l'Est de Séoul, des tombeaux impériaux de Pékin.

Cavalier (*kkoktu*), île de Jeju, Bonte Museum. Photo Pierre Cambon.

Décorum funéraire

« En Corée », écrit Lee O-young, « la vie débute et s'achève avec un paravent. Elle apparait, puis disparait, tel un paravent qu'on déplie, puis replie »[3]. À chaque étape, correspond un thème particulier. « Tout comme un paravent plante le décor de la scène que les jeunes mariés vont jouer, un autre matérialise la frontière entre les vivants et le mort lors d'une veillée funèbre », et celui-ci est sans décor, comme une page blanche. Une miniature de Kisan (Kim Jun-geun) décrit cet épisode, où les pleureurs, rassemblés pour l'occasion, témoignent de l'affliction causé par le décès, devant le paravent qui occulte le corps. Les funérailles elles-mêmes impliquent un décorum au faste affiché, qu'illustre le catafalque aux allures de navire (*sang-yeo*), décoré de statuettes de personnages, croqués de façon très vivante (*kkoktu*), et d'oiseaux féériques, peints de couleurs très vives. C'est lui qui mène, la nuit, la dépouille à la tombe, escorté de lanternes de gaze rouge et bleue. Un bel exemple en existe au National Folk Museum à Séoul, quand le Musée Shuim s'est lui spécialisé dans ses décorations. Dans « Pauvre et douce Corée »[4], Georges Ducrocq décrit ce type de cortège : « Les fils du défunt montent sur ce char à côté de leur père, ils sont habillés de déchirures de ramie, signe de leur chagrin, ils ont du chanvre dans les cheveux, ils agitent des sonnettes, ils poussent d'affreux gémissements et il est de bon ton qu'ils aient l'air hagard. Les pleureurs loués et les amis de la famille leur font écho et le défilé lugubre traverse toutes les grandes rues de la ville, mise en émoi par ce tintamarre et ces flambeaux. Funérailles tapageuses, théâtrales, mais d'un effet puissant (...) c'est un spectacle fait pour émouvoir le peuple (...). La ville est bouleversée par cette marche nocturne et si le mort a des centaines de bougies derrière lui, il se réjouit d'éblouir encore ses concitoyens ».

Gyeongju, tombes Silla.



Isabella Bishop, quant à elle, en donne une vision nettement moins dramatique, mais tout aussi sonore. Des processions funéraires qu'elle croise dans la campagne, elle n'en retire aucune impression de tristesse, « plutôt de la gaité », « comme si les participants du cortège étaient partis pour un mariage », et non pas pour une tombe[5]. Accompagne le cortège le palanquin (*yeong-yeo*) abritant la tablette du mort, qui sera enterrée trois ans après, à côté de la tombe. « Les Coréens », précise Bourdaret[6], « pensent qu'après leur mort, deux esprits s'échappent de leur corps. L'un se rend dans le royaume des Ombres [qui se situe au Nord]. L'autre va habiter la tablette de la maison, conservée dans l'autel des ancêtres, tandis qu'un troisième esprit reste dans la dépouille. C'est à celui-ci qu'on fait des offrandes sur la tombe, à certaines dates », celle de l'anniversaire du décès ou bien le jour des morts. C'est au point du jour qu'a lieu l'inhumation en général, et que sont répandues, au pied du tumulus, des libations d'alcool et des offrandes de fruits ; puis, vient la réception des amis, le défilé des proches, qui donne lieu à un véritable banquet où le chagrin s'estompe, à mesure que l'alcool s'évapore. Im Kwon-taek a brodé sur ce thème dans un film intitulé « Festival » (1996). Il est bien évident, cependant, que les funérailles prennent un tout autre éclat dès qu'il s'agit de la cour, comme le montrent les protocoles royaux, *Uigwe*. Ce fut le cas, en 1897, pour les funérailles, décrétées à titre posthume, pour la reine Min (1851-1895), assassinée deux ans avant, en pleine nuit, au cœur du palais Gyeongbok, à Séoul, par des hommes de main à la solde du Japon. Élevée au rang d'impératrice, elle est enterrée à Geumgok, dans un parc de toute beauté, au cadre majestueux, installé selon les principes de la géomancie, sur fond de pins centenaires.

Le deuil, au jour le jour

L'évènement, en tout cas, donne lieu à une réglementation extrêmement codifiée : « Père et mère, deuil pendant trois années ; Frère et sœur, pendant une année ; Oncle et tante, pendant une année ; Cousin, cousine, pendant neuf mois ; cousine mariée, pendant cinq mois ; Beau-père, belle-mère, pendant trois mois ; cousin germain, pendant trois mois »[7]. G. Baudens résume ces obligations de façon lapidaire : « Le deuil est de différents degrés et de diverses durées ; il est marqué par le vêtement, l'abstinence de toute nourriture et l'abstention des affaires, des visites aux tombes, des offrandes. Le blanc pur est la couleur des deuils, en opposition au rouge, la couleur des réjouissances »[8]. Tout cela, néanmoins, ne va pas sans poser quelques problèmes pratiques, comme Bourdaret le souligne[9] : « Quand un fonctionnaire a perdu son père ou sa mère, il ne peut plus exercer sa fonction ; aussi voit-on de pauvres Coréens en deuil de leurs parents réduits pendant trois années à la misère noire, car quoique nobles, ils n'en sont pas moins pauvres, le plus souvent ». Ce statut implique, en outre, un costume particulier, qui est pris le 4e jour après la confirmation du décès, « le jour de la prise de deuil », qui est aussi celui de la mise en bière. Joseph Salabelle, qui fut un temps l'architecte du roi Gojong, a croqué dans une aquarelle sur papier, en 1891, un Coréen en costume de grand deuil[10], soit un vêtement

Joseph Salabelle, *Coréen en costume de grand deuil*, aquarelle sur papier, 1891, photo Pierre Cambon.

très ample, fait de chanvre à la couleur écru, un bonnet confectionné dans le même tissu (*sujil*), et des chaussures de paille. Le souvenir des défunts, en effet, ne disparait pas avec l'inhumation et se rendre sur la tombe, à dates régulières, est une tradition très suivie, à commencer par le premier anniversaire de la mort (*sosang*), mais aussi bien après la période de deuil obligatoire.

« Au printemps de chaque année », écrit Bourdaret[11], « pendant le troisième mois, a lieu la fête de la visite des tombes, et à l'automne la fête des morts », [le quinzième jour du huitième mois]. « À Séoul, à ces deux dates, les collines environnantes, couvertes de tombes, offrent un coup d'œil peu banal. Des légions d'hommes, de femmes, d'enfants, aux vêtements blancs, bleus, verts et rouges, se répandent partout sur les mamelons à la recherche de leurs ancêtres, les bras chargés de fleurs, et le soleil, éclairant ces groupes de visiteurs vêtus de couleurs vives, dans un cadre de verdure, fait de ces journées des morts les plus gaies, les plus animées que l'Européen puisse voir ». Mais, si la tombe, située sur la colline, que protège l'esprit de la montagne, est par définition le domaine des morts, l'autre lieu stratégique et hautement symbolique est l'autel des ancêtres, sur le mode de la Chine, installée dans une pièce à part, dans chaque habitation, sous la Corée Jeoson. Pendant trois ans, le temps du deuil, chaque jour, un culte est rendu à la tablette du défunt, avec prosternation et présentation d'aliments. Une fois passé ce laps de temps, la tablette prendra la forme d'une planchette de bois, à l'extrémité arrondie, où est inscrit le nom du disparu. Elle a droit à être installée sur une chaise de haute taille, aux formes dépouillées (*gyoui*), devant laquelle est placée une table d'offrande (*jesang*), précédée d'une autre bien plus basse (*hyangsang*), où sont posés boîte à encens (*hyanghap*) et brûle-parfum (*hyangno*). Le même culte est rendu au niveau du monarque pour les souverains passés, sous la période Joseon, mais celui-ci dès lors prend un air imposant, sur fond de musique aux accents nostalgiques. La cérémonie d'hommage se tient, chaque année, même aujourd'hui encore, au palais Jongmyo à Séoul, le premier dimanche de mai.

Évolutions et permanences

À l'heure actuelle, les usages évoluent et l'incinération tend à se développer, peut-être du fait de l'emprise grandissante du bouddhisme, de l'urbanisation croissante et du règne sans partage de « la république dite des appartements », du fait aussi du poids financier écrasant que représentait bien souvent le modèle confucéen traditionnel, du fait enfin d'un manque d'espace chronique. Se multiplient ainsi les crématoriums à l'ambiance de clinique, à l'allure froide et désincarnée, au charme impersonnel, avec leurs murs revêtus de céramique blanche.

Suwon 2022, Funérarium Yeonhwajang.

À l'intérieur, toute une série d'allées et des rangées de casiers aux formats identiques, métalliques et vitrés, chacun abritant l'urne funéraire et les cendres d'un défunt, avec sa photo, son nom et quelques fleurs artificielles comme décor. L'approche est pragmatique et se veut rationnelle, tout en perdant le lien qui, dans le passé, associait la mort et la Nature, la tombe et la montagne, connectant le défunt à des forces mystérieuses, souterraines et magiques, l'esprit de la colline ou un dragon caché au sein du paysage. Reste toujours, cependant, le cérémonial des condoléances à l'occasion des funérailles et le défilé des proches qui viennent présenter un tout dernier hommage à la photographie du défunt, présentée en grande pompe, au milieu d'un amoncellement de fleurs blanches, chaque invité se munissant d'une enveloppe avec un peu d'argent « afin de subvenir aux frais », puisque chacun se doit de se voir proposer une collation à l'issue de sa visite, en guise de remerciement pour s'être déplacé. L'imaginaire n'a pas vraiment changé et reste profondément marqué par le confucianisme, sur fond de chamanisme, mâtiné de bouddhisme, même si l'on est chrétien. La Corée, en effet, est l'un des rares pays qui juxtapose les traditions sans guerre de religion.

Dans le bouddhisme, d'ailleurs, comme dans le christianisme, le paradis existe, comme la rétribution des actes, même si celle-ci est confiée dans le cas du bouddhisme aux « dix juges des enfers », avec l'idée de réincarnation. Sous-jacente, cependant, existe l'impression de se fondre dès lors au sein de l'univers et la tombe traditionnelle pour le commun du peuple l'exprime symboliquement. Comme le note Lee O-young, celle-ci a une longévité de cent ans – cent ans pour s'élever vers le ciel comme une petite montagne ; cent ans pour rentrer dans la terre et s'effacer du sol. C'est pour cela, écrit-il, que l'on dit que le Coréen meurt deux fois[12]. Mais, restent révélatrices de la mentalité populaire les figurines qui ornent le catafalque sous la période Joseon, tout un monde de saltimbanques, de baladins et de clowns, saisis avec beaucoup de gaité et non sans humour, qui traduisent la volonté de vivre au-delà de la mort, le souci de soulager l'âme du défunt, de le distraire et de l'accompagner, dans son ultime voyage. Cette même insouciance se retrouve chez Guillaume Apollinaire, dans son poème appelé « Funérailles », où il exprime une réalité identique (« Poèmes divers (1900-1917) », *Le guetteur mélancolique*, Gallimard, Paris, 1970, p. 89 :

« Plantez un romarin
Et dansez sur la tombe
Car la morte est bien morte
C'est tard et la nuit tombe
(...)
Que les dévots prient Dieu
Cherchons-leur des prie-Dieu
La mort a fait sa ronde
Pour nous plus tard demain ».

Notes :

1. Emile Bourdaret, *En Corée*, Librairie Plon, Paris, 1904, p. 155.
2. Juliette Morillot, *Tout sur la Corée, le pays du matin clair*, éditions Souffles, Paris, 1988, p. 68
3. Lee O-young, *Korea in its Creations*, Design house, Séoul, 1994, p. 65.
4. Georges Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, Paris, 1904 (réédité en 1993, éditions Zulma, p. 39-40).
5. Isabella Bishop, « *Korea and her Neighbours* », John Murray, London, 1905, book 2, p. 82-83.
6. Bourdaret, op. cit., p. 140.
7. Bourdaret, op. cit., p. 153
8. G; Baudens, *La Corée*, Berger-Levrault, Paris, 1884, p. 26.
9. Bourdaret, op. cit., p. 153
10. *Roman d'un voyageur, Victor Collin de Plancy, l'histoire des collections coréennes en France*, éditions Loubatières, cat. exp., Sèvres – Cité de la céramique, 21 janvier – 20 juillet 2015, p. 51, fig. 14.
11. Bourdaret, op. cit., p. 153-154.
12. Lee O-young, op. cit., p. 47.

Enveloppé d'un *bojagi*, le cadeau garde tout le raffinement des traditions coréennes.
Photo : Shin Sang Eun © Shutterstock

Cadeaux à la coréenne

Par Irène THIROUIN-JUNG
École Normale Supérieure de Paris, Korean Literature Translation Institute

En France, quand on est invité, nul besoin de se creuser la tête pour trouver un cadeau : des chocolats, des fleurs, ou une petite bouteille de vin feront toujours l'affaire. Mais en Corée, les choses ne sont pas si simples…

Des priorités bien différentes

Tous les pays n'ont pas accès aux mêmes produits – ce qui paraît un luxe quelque part peut être une bricole ailleurs, et vice-versa. Quelle n'a pas été ma surprise, la première fois que j'ai regardé une émission de téléréalité coréenne, lorsque le vainqueur s'est vu remettre un gros paquet de viande crue, marbrée de graisse, et qu'il s'est mis à poser devant la caméra comme s'il tenait un cadeau de luxe ! C'est qu'en Corée, les fruits et la viande coûtent les yeux de la tête. Il n'est pas rare d'offrir des fruits, parfois tellement précieux qu'ils sont enveloppés individuellement dans des morceaux de tissu et disposés dans des coffrets en bois.

En France, l'amour de la gastronomie l'emporte sur tout : des douceurs ou des alcools raffinés feront toujours les meilleurs cadeaux. Mais en Corée, rien n'est plus important que la santé. C'est une préoccupation permanente, une question rituelle dans toutes les conversations. Les cadeaux les plus prisés sont donc ceux qui touchent à la santé. De l'extrait de ginseng, des vitamines, des suppléments alimentaires, des plantes aux vertus prodigieuses : ces cadeaux-là font l'unanimité. Généralement, plus le goût est amer, plus les vertus sont grandes, et le cadeau apprécié.

À chacun son cadeau

Mais il ne suffit pas toujours de piocher dans les fruits et les herbes médicinales. Offrir des cadeaux en Corée, c'est tout un art : il faut tenir compte de l'âge, du sexe, du statut social de ceux qui les reçoivent, des circonstances dans lesquelles on les offre. Aux yeux d'un Français, cela dépasse parfois les bornes de la vie privée. Une fois, voulant offrir un cadeau à une dame qui m'avait rendu service, mais que je ne connaissais pas personnellement, j'ai demandé conseil à une amie experte en cadeaux. Elle m'a interrogée en règle et m'a conseillé d'offrir à cette dame… des infusions pour la ménopause ! De même, j'ai vu des camarades de classe offrir des cadeaux incroyablement personnels à leurs professeurs : des chocolats sans sucre pour l'un d'entre eux qui souffre de diabète, un maillot de bain pour un autre qui va souvent à la piscine. Rien n'est trop intrusif ! J'ai toujours été admirative devant l'ingéniosité des Coréens pour choisir les meilleurs cadeaux qui soient, et souvent stupéfaite par les libertés qu'ils prenaient.

Des cadeaux tout trouvés

Parfois, il est inutile de se torturer les méninges, car les cadeaux sont choisis d'avance. Dans bien des circonstances, il suffit d'offrir des enveloppes d'argent : c'est le cadeau attendu pour les mariages, les enterrements, les anniversaires, les fêtes traditionnelles, ou simplement lorsqu'on rend visite à certains membres de la famille. Pour les mariages, par exemple, la quantité d'argent que chacun doit donner est plus ou moins prédéfinie en fonction de l'âge, du métier, et du rapport avec les mariés.

Car ces derniers invitent non seulement leurs amis, mais toutes leurs connaissances, et celles de leurs parents. Il arrive par exemple que les patrons des mariés envoient des employés déposer de l'argent en leur nom, plutôt que de faire le trajet eux-mêmes. Pour les occasions spéciales, il est aussi d'usage d'offrir des fleurs disposées à la verticale sur des tréteaux (*hwahwan*), et bordées par de longs rubans qui indiquent à quelle occasion, et par qui elles ont été offertes. On les trouve aux enterrements et dans les chambres d'hôpital, certes, mais aussi pour toutes les occasions joyeuses et les succès à fêter : l'ouverture d'un nouveau restaurant, par exemple.

Certains événements ont aussi leurs cadeaux traditionnels. La coutume veut qu'on offre une bague en or aux bébés lorsqu'on célèbre leurs cent jours ou leur premier anniversaire. C'est un vestige du passé difficile de la Corée – l'idée est d'offrir un objet précieux que l'enfant pourra revendre plus tard en cas de besoin. Pour Chuseok, la fête des moissons, et Seollal, le jour du nouvel an, on offre des coffrets de cadeaux tout prêts : une combinaison de boîtes de Spam (du porc en conserve d'origine américaine), d'algues séchées, de thon et de divers condiments pour la cuisine, comme de l'huile d'olive. C'étaient des produits de luxe du temps où la Corée était pauvre, et cette tradition a survécu à la prospérité du pays. Juste avant les fêtes, les supermarchés installent donc des tables dans la rue pour y exposer les coffrets en question, classés du plus modique au plus cher. Mais si la tradition demeure, la popularité de ces produits a chuté : il est comique de voir, après Chuseok, les nuées de boîtes de Spam qui déferlent sur Karrot Market, une application coréenne de produits d'occasion. Jadis, il était également d'usage d'offrir des gâteaux de riz (*tteok*) à son entourage lors des fêtes, et les employés recevaient donc une prime appelée « l'argent du *tteok* ». Même si aujourd'hui, on n'offre plus systématiquement des *tteok*, la prime existe toujours sous le même nom. Qu'il s'agisse de boîtes de Spam, de fruits de luxe, ou de gâteaux de riz, on enveloppe souvent les cadeaux de fête dans une pièce de tissu, le *bojagi*, selon la méthode traditionnelle coréenne, qui est toujours d'usage pour les grandes occasions, les présents de valeur ou les cadeaux traditionnels.

Quelques fruits pour la modique somme de… 125 euros.
© Korean Ministry of Culture - Jeon Han

Questions d'étiquette

Mais ce n'est pas tout de savoir offrir – il faut aussi savoir recevoir. La politesse veut qu'on utilise ses deux mains pour réceptionner un cadeau, et qu'on ne l'ouvre pas devant celui qui nous l'offre, à moins d'y être invité expressément. Les Coréens ont aussi développé à l'extrême la culture du don et du contre-don chère à Mauss. À chaque cadeau reçu, il faudra en offrir un autre en temps voulu. Ainsi, l'argent qu'on reçoit aux mariages est soigneusement noté sur un registre : lorsque l'invité qui nous a donné de l'argent se marie à son tour, il faut lui offrir exactement la même somme. C'est ce qui explique cette scène dans le film *Romance without love*

Grâce aux *hwahwan* offerts par les invités, impossible d'ignorer qu'un mariage se tient là ! Photo : Irène Thirouin-Jung

Pour la fête de Chuseok, vous n'échapperez pas aux boîtes de Spam ! © Korean Ministry of Culture - Jeon Han

où l'héroïne se venge de son ex, qui se marie avec une autre, en lui volant le registre où sont consignées les sommes offertes par ses invités : cela lui compliquera infiniment la vie, puisqu'il ne saura jamais combien il doit à qui. Ces échanges de cadeaux et d'argent tiennent du rituel social, plus que d'une réelle transaction financière. La première fois que je suis allée rendre visite à mon grand-père par alliance, mon beau-père m'a donné une enveloppe avec quelques billets, pour que je l'offre au vieil homme. J'ai reçu en retour une enveloppe d'un montant sensiblement équivalent, que j'ai rendue à mon beau-père. Résultat des courses : personne n'était plus riche ni plus pauvre, mais nos liens familiaux s'étaient resserrés.

Le spectre de la corruption

En Corée, les cadeaux sont monnaie courante. Si l'on assiste à une conférence, on reçoit des sacs de *goodies*. Lorsqu'on rend visite à un agent immobilier, qu'on essaie une voiture, qu'on passe à la banque, on repart avec des tubes de dentifrice et des brosses à dents, ou des lingettes désinfectantes. Ces cadeaux perpétuels sont une manière de vivre totalement intégrée dans la société. Mais le danger de la corruption rôde… La loi Kim Young-ran, entrée en vigueur en septembre 2016, définit diverses catégories professionnelles, et le montant des cadeaux que chacune peut recevoir ; de manière générale, pas plus de 30 000 wons pour un repas (environ 23 euros), 50 000 pour un cadeau (38 euros), 50 000 en argent liquide pour un mariage ou un enterrement et 100 000 pour des plantes (77 euros). Bien des commerçants se sont récriés : cette loi allait les ruiner ; d'autres ont commencé à proposer des menus « Kim Young-ran », en deçà de la barre fatidique des 30 000 wons. C'est bien la preuve que les cadeaux sont omniprésents dans la société coréenne !

Des cadeaux lourds de sens

Certains cadeaux relèvent d'un ordre plus symbolique : leur sens est souvent lié à des jeux de mots. C'est ainsi que pour les pendaisons de crémaillère, on vous offre du papier toilette, pour que votre vie dans ce nouvel appartement se *déroule* à merveille, ou bien du produit lessive, pour que votre bonne fortune soit aussi abondante que des bulles de savon. À quelqu'un qui passe un examen, on donne des *yeot* ou des *chapssaltteok*, c'est à dire des bonbons et des gâteaux de riz gluants, pour lui souhaiter bonne chance (le verbe « coller » signifie aussi « réussir un examen, être admis »). Autre cadeau possible : une fourchette, car le verbe « piquer » (comme avec une fourchette) signifie également « choisir », donc sélectionner la bonne réponse aux QCM.

Mais il y a aussi des interdits symboliques. Par superstition, on ne donne pas de chaussures à sa petite amie, de crainte qu'elle ne s'enfuie en courant. Dans le même ordre d'idées, on n'offre rien de pointu ni de coupant, comme des couteaux ou des ciseaux, car cela signifierait qu'on coupe les ponts avec cette personne. Lorsqu'on donne un cadeau, il ne faut jamais inscrire le nom du destinataire en rouge, car c'est une couleur associée à la mort. Qu'on y prête foi ou non, ces superstitions restent très ancrées dans la mentalité collective.

Les cadeaux à l'ère de la modernité

Comme toujours en Corée, la technologie et la modernité sont venues mettre leur grain de sel dans ces pratiques très codifiées. Lorsqu'il s'agit d'offrir un cadeau à quelqu'un qu'on ne peut pas rencontrer en personne, rien de tel que les *gifticons* – des cadeaux virtuels envoyés sur les applications de tchat comme Kakaotalk. C'est parfois des bons, pour des chaînes de cafés, par exemple, qu'il suffit de scanner dans un magasin, ou bien des objets – le destinataire est alors invité à indiquer son adresse pour se faire livrer. Grâce à ce système, je reçois des cadeaux en permanence, pour toutes les petites et grandes occasions de ma vie, de la part de mes amis, mais aussi de leurs parents, de camarades à qui je n'ai pas parlé depuis des mois, de mon agent immobilier… C'est votre anniversaire ? Vous recevez assez de bons pour boire du café gratuitement pendant deux mois. Vous étiez absent de cours à cause d'une maladie ? Un camarade vous fait livrer du *juk*, un porridge recommandé pour les malades. Comme quoi la technologie resserre parfois les liens, loin de les distendre ! D'autres applications se sont également développées pour aider à choisir les cadeaux : il suffit d'indiquer le sexe, l'âge, les centres d'intérêt du destinataire, notre rapport avec lui, notre budget, pour que l'application propose des cadeaux adaptés. Une aide utile, parfois, pour s'orienter dans le monde si complexe des cadeaux coréens.

Cette brève esquisse de la culture des cadeaux à la coréenne semblera peut-être très anecdotique. Après tout, rien n'interdit aux Coréens d'offrir une bouteille de vin, comme en France – surtout dans un monde qui s'internationalise et s'uniformise comme le nôtre. Et pourtant, en y regardant de plus près, tous ces petits détails en disent long sur l'histoire, la mentalité, la langue de ce pays… Et l'extraordinaire sociabilité des Coréens.

Busan, ville secrète et capitale 2030 !

Par Jean-Yves RUAUX
Journaliste

Le boom architectural, qui a remodelé Busan, n'a pas effacé son esprit rebelle, ni l'existence d'une métropole secrète et parfois coquine. Busan est une ville où quantité de musées et d'institutions discrètes vivifient la mémoire de cette cité unique. La guerre en fit la quintessence de la résistance du pays à l'envahisseur. Aujourd'hui, Busan se prépare à devenir à nouveau la capitale et la vitrine du pays pour l'Exposition universelle de 2030.

Gratte-ciel balnéaires, ponts chevauchant la mer, les nouveaux repères !

Busan, l'unique destination pour échapper à l'enfer de la capitale ravagée ! La guerre. Pas de loco, encore moins de charbon ! Impossible de s'offrir un Séoul-Irkoustk-Paris direct comme le promettaient les billets de carton vert qu'il avait ramassés dans la gare de Séoul. Une monumentale gare à la verrière crevée. « *Une seule vraie ligne marchait, celle de Busan, desservie par un train de nuit quotidien depuis l'avant-veille. Douze heures pour quatre cents kilomètres* ».

Celui qui raconte n'est pas le scénariste d'une nouvelle suite « zombique » à *Dernier Train pour Busan* (2016) ou d'un autre film-catastrophe comme *The Last Day* (2009), une affaire de panique pour un million d'estivants, le jour où Haeundae, « la » plage de Busan, affronte un tsunami ! Busan est un décor prodigue pour les films qui « déménagent » !

Le miracle-Busan

Mais, non ! Ce chroniqueur d'Apocalypse est le journaliste Max-Olivier Lacamp (*Le Matin Calme*, Stock, 1977). Max-le-baroudeur (1914-1983) atterrit le 5 juillet 1951 à Gimpo, « déguisé » en GI pour ne pas faire tache parmi eux. Provenance Tachikawa, l'aéroport militaire de Tokyo. Six heures de vol, les fesses sciées par le siège en alu de l'avion de troupes. Aussitôt arrivé, il visite la gare de Séoul sinistrée. Cet unique train pour Busan est un miracle. Le miracle-Busan. Il signifie, à l'époque, qu'une fraction de la Corée résiste à l'envahisseur communiste.

Mais le grand port où le gouvernement officiel s'est replié est en mauvaise posture : « *La Corée entière réfugiée dans son périmètre grouillait dans le froid pendant que*

les forces chinoises et nord-coréennes lançaient des assauts désespérés pour ouvrir une brèche dans le rempart de leur corps que faisaient les bataillons de l'armée de la République et des Nations Unies ».

Contrairement à Séoul qui a changé quatre fois d'occupant depuis juin 1950, Busan tient, mais dans des conditions difficiles. 100 km au nord de la ville, au-dessus de Daegu et de Gyeongju, le Nakdong est un fleuve (510 km) aux rives disputées. Il fait fonction de ligne de front. Le champ de bataille est immense. Maintes fois, de nuit, de jour, par brouillard sournois, l'ennemi tente de traverser et de s'implanter pour conquérir Busan qui peine, déjà assiégée par le manque de ravitaillement, d'eau…

Les ponts frôlent les tours-miroirs

Aujourd'hui, tout de dentelle arachnéenne, des ponts, suspendus à leurs harpes de filins, élèvent haut dans la nuit leur silhouette aérienne. Éclairés d'une marée de lampes LED, ils ondulent gracieusement sur la mer toisant vedettes et yachts qui farnientent au large de Haeundae.

À l'entrée de la grande station balnéaire, les ponts frôlent les tours-miroirs de la Marine City, la plage de Gwangalli. Ils surfent au large du Nurimaru (누리마루), le spectaculaire pavillon en coupole de transparences à facettes construit sur l'île de Dongbaek pour les conférences de l'Asia Pacific Economic Cooperation (2005). Avant de mettre le cap plus à l'est.

Au sud, voici Nampodong que d'autres ponts aussi aventureux ancrent à Yeongdo, l'île de la construction navale développée par l'occupant.

L'émouvant cimetière des Nations Unies

Nampodong était déjà le centre nerveux de la ville avant 1945, au temps de la colonisation japonaise. Aujourd'hui, il vibre encore plus avec le BIFF, le palais du festival du film (Busan International Film Festival) et son tapis volant de toit plus vaste qu'un terrain de football ! Et Jagalchi (자갈치 시장), l'époustouflante halle aux poissons ! Les années 2000 lui ont offert son ampleur et sa couverture déployée en ailes d'oiseau marin.

Il faut un peu d'imagination et quelques repères pour retrouver la ville d'antan sous l'effervescence de la cité d'aujourd'hui, retrouver la ville meurtrie, et les bidonvilles qui accueillirent aussi bien les Coréens libérés de leur asservissement par le Japon vaincu en 1945 que les populations repoussées vers le Sud par la guerre et acculées à la mer. « *La ville (…) était faite, sauf pour les quartiers du port et de la gare, d'une infinité de bicoques dont bon nombre étaient plus des taudis croulants que des maisons. Mais la demande était si forte que le moindre coin de toiture, le moindre auvent, se louaient à prix d'or.* » constate encore Max-Olivier Lacamp.

60 ans après, Doreen retrouve Billy

Que retrouverait le reporter du Busan des années 1950 qu'il a pu connaître ? Peu et beaucoup. Réserverait-il sa première visite à l'émouvant cimetière des Nations Unies (1951) ? Le seul au monde. Une oasis de paix pourvue de 14 ha de verdure millimétrée au milieu de l'agitation urbaine. Les salles du mémorial disent tout du conflit, de son âpreté, et de la kyrielle de tombes (2300), de la jeunesse des soldats venus d'Angleterre, d'Australie, de France, de Turquie… de la douleur de jeunes couples tôt détruits. Le 11 novembre 2013, octogénaire, Doreen est venue y rejoindre dans la tombe le Billy qui lui manquait depuis 60 ans ! Citoyen britannique, Billy J. Ward était mort au combat le 28 février 1952 à l'âge de 22 ans.

Tout n'est qu'ordre et propreté dans ce cimetière par opposition au chaos provoqué par le séisme guerrier. Et au scandale de l'asservissement des Coréennes et Coréens par l'empire nippon pour ses chantiers, ses mines et ses bordels de campagne, de Mandchourie et d'ailleurs. Busan ne redoute pas de se confronter au plus noir de son passé. Depuis 2015, un musée-mémorial du travail forcé a été élevé en contrehaut du cimetière. Évitant la dissipation du souvenir au fil du temps, il complète la description du paysage de l'horreur.

« *Je n'ai jamais au monde vu de ville à la fois plus peuplée et plus sinistre que le Busan de l'époque. Des mendiants partout, des vieux, des hommes et des femmes mourant de faim et de froid au coin des rues,* » confesse Max Olivier-Lacamp. Ces images poignantes de la guerre sont aujourd'hui passées de la rue au musée, avec celles des férocités de l'occupation nipponne. Busan ne s'est pas reniée. Au contraire, les traits de son histoire sont devenus des balises dans le paysage, comme le musée de l'histoire moderne de Busan, comme *l'Escalier des 40 marches* (40 계단) qui symbolise heurs, malheurs, plus rarement bonheurs des personnes déplacées pendant les conflits.

Gadeok, un aéroport sur l'eau

La gloire du Gukje Sijang (국제 시장), le « marché international », lui était venue de la revente de denrées américaines, de matériel d'occasion parvenant de mille façons… sur les étals au moment de la guerre. Après aussi. Avec 1500 commerçants, il s'est aujourd'hui spécialisé dans le domaine de la maison. Et de la savoureuse cuisine de rue, avec ses galettes à la ciboulette, ses crêpes…

À Bosu-dong (보수동 책방골목) tout proche, les 50 bouquinistes ont poursuivi un travail entamé dans les *fifties* avec la revente des bandes dessinées et des magazines américains. Ils y ont ajouté, en pile, - c'est l'emblème de leur rue ! - littérature et livres anciens dans leurs boutiques bondées. En levant le nez, on verra d'anciennes maisons de bois aux fenêtres grillagées rappelant ce que fut autrefois le quartier japonais. C'est cela Busan, un patchwork consenti d'identités architecturales traduisant la coexistence de la ville nipponne, de la cité d'urgence des réfugiés et de la métropole moderne envoûtée par la perspective de l'Exposition Universelle de 2030. Une preuve ? Le nouvel aéroport de l'île de Gadeok, plus proche du centre et du port que l'actuel Gimhae, ne devait être ouvert qu'en 2035. Mais sa piste de 3500 m, à cheval sur l'île et sur la mer, accueillera des vols dès 2029. *Ppalli, ppalli* ! « Vite, vite ! », à la coréenne !

Secrets et coquineries à flanc de côteau

Il ne faut pas avoir peur de s'engager dans le dédale grimpant des rues étroites avoisinant la Tour de Busan pour pénétrer les secrets de la ville. On sera surpris d'y trouver les coquineries de sex-shops aux vitrines suggestives. Voici, encore, au flanc du côteau et d'une allée banale, le riche musée immersif du cinéma qui vous apprend cadrage et mise en scène (busanbom.modoo.at).

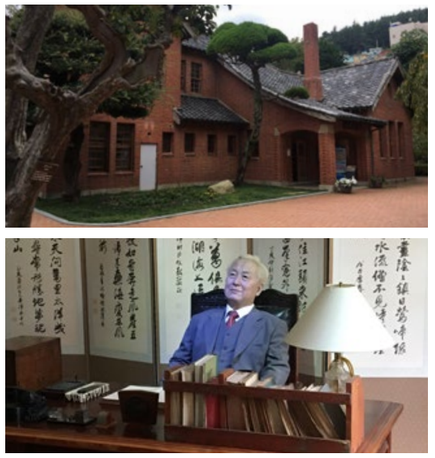
Mais on y a aussi rendez-vous avec l'histoire dans le labyrinthe des venelles. Le discret siège de « Busan, capitale provisoire de la Corée » (임시수도기념관), est une belle villa de briques rouges. La maison, coiffée d'un étage et de tuiles vernissées, avait été construite pour le gouverneur japonais, sa résidence dans son petit parc adossé à la colline. Exit l'intrus ! Le président coréen lui succède pour la durée de la guerre. Un saisissant Syngman Rhee (1875-1965) de cire apparaît donc assis à son bureau. Il semble prêt à décider malgré les événements sur lesquels il a peu d'emprise. Tout a été minutieusement restauré jusqu'à la faïence à motifs bleu des sanitaires et au mobilier de la salle à manger présidentielle.

L'université Dong-A dresse, elle, fièrement son architecture nipponne le long de l'avenue en contrebas. Le bâtiment restauré a autrefois hébergé le gouvernement provisoire de la Corée. C'est aujourd'hui un musée historique qui retrace, entre autres, les cruautés des

200 000 baigneurs se pressent chaque jour d'été au pied des tours de Haeundae.

Les sculpteurs ont écrit la ville en statues qui symbolisent le quotidien et une histoire parfois tragique avec exodes et retours.

Le musée du travail forcé remémore les atrocités des Nippons envers les Coréens.



Busan était le siège du gouvernement provisoire durant la guerre de Corée avec Syngman Rhee à sa tête.

Un grand musée immersif rappelle que Busan est la capitale du cinéma en Asie.

Nippons envers les Coréens. Dans leurs murs ! Beau retournement de l'histoire. Busan démontre ainsi sa plasticité. Busan, ville de réminiscences sachant parier sur l'avenir !

Sous le pont, la chamane

La métropole est ainsi jonchée de lieux d'une mémoire régulièrement réactivée.

Du haut de la Tour de Busan, on voit le pont qui relie le quartier de Jagalchi à Yeongdo. Avec un peu d'attention, on verra même son arche mobile se lever pour laisser le passage à l'énorme et incessant trafic portuaire. Premier pont à bascule d'Asie en 1934, assure-t-on, le pont de

Près de la halle de Jagalchi, une statue rappelle l'irremplaçable contribution de la femme à l'activité industrieuse du port ! (Photos J.-Y. Ruaux)

Yeongdo (영도대교) devient le point de ralliement des familles dispersées par la guerre. Elles y accrochaient leurs avis de recherche, comme aujourd'hui on y suspendrait des cadenas. « Démobilisé » en 1966, ruiné, le pont était voué à la ferraille, sans plus de question, car le pays court en permanence après son agenda ! Puis, il a finalement été restauré et remis en service en 2013. Chamanes et voyantes ont pendant des décennies œuvré à quai dans son ombre. Mais lui auraient-elles prédit ce destin inoxydable ?

À la levée du « pont de la mémoire de guerre », les visiteurs rendent hommage à leurs devanciers avant d'aller visiter le parc de Taejongdae (태종대) sur l'île. À proximité, le Musée maritime national (국립해양박물관) affiche son extravagante silhouette de goutte d'eau tronquée. De l'authentique post moderne, comme le seront le Beaubourg-Busan de Bukhang Port et Oceanix. La cité flottante affichera son active indifférence écologique à la montée des eaux marines puisqu'elle accompagnera leur mouvement ! Busan est l'empire des réalités fantastiques et des illusions réalistes.

Sa modernité assumée n'empêche pas le Musée maritime national d'héberger le navire des missions diplomatiques qui, sous la dynastie Joseon, se rendaient au Japon en missions de bons offices au XVII[e] siècle. Cette diplomatie précoce dispose aussi de son propre musée, le Joseon Tongsinsa History Museum (조선통신사역사관), et de son festival annuel.

Le christianisme livré avec le piment

Busan a toujours été la voie des échanges avec l'étranger. Parfois musclés. C'est à Busan que l'amiral Yi Sun-Shin prive la belliqueuse flotte nipponne de Toyotomi Hideyoshi de 128 de ses navires, le 1[er] septembre 1592. C'est également par Busan, au XVI[e] siècle, que le catholicisme entre (timidement) dans le pays avec les premières livraisons de piment. Les très chrétiens Portugais fournissent le condiment qui va désormais faire rougir le *kimchi* ! Et le « sabão » portugais devenu « saboun » en dialecte busanais désigne toujours le savon !

Vertu busanaise, la résilience valorise l'aptitude à encaisser un traumatisme, à rebondir et même à le sublimer. Les habitants de Yeongdo gardent encore en tête le bruit des marteaux et des burins, des « kkankkang ladies » (깡깡이 아지매) des chantiers navals. Jusqu'aux années 1990, un foulard sur le visage, elles arrachaient ainsi la rouille et leur carapace de crustacés aux bateaux. C'étaient souvent des veuves qui s'étaient mises en devoir de nourrir leurs enfants et de les pousser aux études. Aujourd'hui, les survivantes se souviennent d'avoir avalé beaucoup de poussières nocives et parfois de l'amiante.

Les chantiers ont fermé, le quartier a périclité, mais les bateaux qui sont restés sont transfigurés. Le Kangkangee Arts Village est né pour perpétuer leur geste, leur son et leur sacrifice. On dirait la Corée, enfin parvenue au bonheur insouciant que confère la prospérité. Donc prête pour de nouveaux défis et l'aventure inédite d'une exposition universelle.

Busan, ou l'art de transcender le malheur et d'en extraire une œuvre. Est-il indiscret de demander à la malicieuse nouvelliste fantastique Chung Bora (*Lapin Maudit*, Matin Calme, 2023) ce qu'elle en tirerait ? L'espiègle romancière roule des yeux, dit qu'elle habite Pohang et fréquente Jagalchi. Mais ce qu'elle retient de Busan, ce ne sont pas les manifs auxquelles elle participe animée par l'influence rebelle de l'esprit du lieu. C'est le cri des mouettes. Il y accompagne le visiteur en tout lieu jusque dans le métro. On se demande (avec effroi…) ce qu'elle pourrait bien en faire dans l'une de ses terrifiantes histoires. C'est ça aussi le secret de Busan, la liberté de créer et l'incitation à le faire.

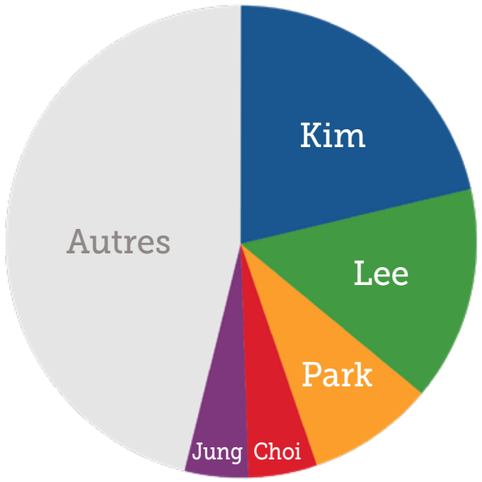
Les noms des Coréens

Par JEONG Eun Jin
Maîtresse de conférences, Inalco

Entrer dans l'univers des noms des Coréens, c'est pour l'Occidental se confronter à l'inconnu, tant du point de vue phonétique que graphique. C'est aussi le reflet des divers épisodes de l'histoire de la Corée.

Les Français éprouvent souvent de l'embarras lorsqu'ils se trouvent confrontés aux noms coréens. Quand ils sont amenés à les lire à haute voix d'après une transcription en alphabet latin, ils s'y hasardent prudemment tout en s'excusant par avance de leur maladresse qu'ils pressentent inévitable. Si le patronyme vient en premier comme il est d'usage en Corée, ils tomberont avec un peu de chance sur un « Kim » ou un « Lee », mais le répit sera bref car il faudra aller jusqu'au bout de l'exercice et se risquer sur le prénom. La situation s'avère également épineuse et frustrante quand il s'agit de se rappeler un nom coréen. « Comment s'appelle le cinéaste qui a réalisé le film magnifique que j'ai regardé l'autre jour ? » Pas étonnant que les stars de la K-pop se dotent d'un nom d'artiste facile à retenir, Jin, Jimin, Rosé, etc. Enfin, un dernier problème qui laisse perplexes les étrangers – et parfois les Coréens eux-mêmes : le prénom ne permet pas toujours de savoir si la personne est une femme ou un homme, à moins d'être utilisé dans un contexte comme dans « Han Kang, autrice… »

À défaut, hélas, d'une solution pour vous tirer d'affaire, nous proposons dans cet article quelques explications à propos de la manière dont les Coréens se nomment. Commençons par la transcription qui vient d'être évoquée. La langue coréenne s'écrivant à l'aide d'un alphabet particulier, la nécessité s'impose dès qu'on sort de la sphère coréenne de transcrire les noms propres dans une écriture plus universelle pour permettre aux non-coréanophones de les reconnaître. La question se pose en général lors d'une première demande de passeport. Les citoyens sud-coréens sont libres de choisir, dans les limites de l'acceptable, la façon dont leur nom doit s'écrire en alphabet latin et ne sont pas obligés d'appliquer le système de romanisation en vigueur dans le pays. Depuis le début du nouveau millénaire, l'Institut national de la langue coréenne publie régulièrement des recommandations en la matière, mais aucune règle n'est imposée par la loi. La situation devient parfois un peu confuse, comme celle de cet écrivain qui a



La moitié des Sud-Coréens portent le nom de Kim, Lee (Ri / Rhee), Park (Pak / Bak) ou Choi (Choe).

voulu modifier l'orthographe occidentale de son nom entre deux publications de traductions en français de ses œuvres pour s'aligner sur le choix qu'avait fait entre temps son traducteur anglais… L'anglais est d'ailleurs souvent pris comme langue de référence par les Coréens quand ils doivent décider de la romanisation de leur nom et c'est la raison pour laquelle la voyelle ㅣ correspondant au son « o » ouvert est fréquemment transcrite « u » (Kim Ki-duk) et la voyelle ㅜ « oo » (Hong Sang-soo) et non « u ». Alors que la correspondance 김-Kim suscite un consensus quasi unanime, rares sont les étrangers qui savent que le patronyme « Rhee » de Syngman Rhee, ancien président de la République, est en réalité le même que celui qu'on écrit la plupart du temps « Lee » ou, plus rarement, « Yi » et pour lequel les Nord-Coréens, plus respectueux que les Sudistes des normes de romanisation de leur pays – par ailleurs, différentes de celles du Sud – optent pour « Ri ». Il en va de même pour l'orthographe des prénoms, ainsi que pour la façon d'assembler les syllabes : Sangsoo, Sang-soo, Sang-Soo, Sang Soo, etc.

Vous rencontrez un Coréen. Avec les intentions les plus amicales, vous lui déclarez : « Mon voisin aussi est coréen. Il s'appelle Kim. Vous le connaissez peut-être ? » Cette question risque de provoquer un éclat de rire amusé chez votre interlocuteur. D'après le

recensement de 2015, les « Kim » représenteraient 21,5 % de la population sud-coréenne, soit un peu plus d'un Coréen sur cinq… Le pourcentage total atteindrait 44,6 % si on ajoutait ceux des « Lee » (Yi, Rhee…) et des « Park » (Pak, Bak…) qui arrivent respectivement en deuxième et en troisième position. Il n'existe dans le pays que trois cents patronymes « locaux » environ, excluant ceux des étrangers naturalisés coréens. Ils sont généralement formés d'une seule syllabe comme nous venons de le constater, mais de deux parfois, comme c'est le cas de l'acteur Namkoong Min. Ils proviennent d'un long processus d'assimilation de la civilisation chinoise – notamment de l'écriture chinoise – par l'élite coréenne, entamé à l'époque dite des Trois Royaumes, entre le 4e et le 7e siècle. Aujourd'hui en Corée du Sud, l'utilisation exclusive de l'alphabet coréen *hangeul* créé au 15e siècle est en vigueur. Cependant, une part importante (60-70 %) du lexique coréen est d'origine sino-coréenne. Ainsi, derrière « Kim » 김 se cache le caractère chinois 金, tandis qu'il sera difficile de deviner, en rencontrant un « Jeong » 정, auquel des deux caractères chinois, 鄭 ou 丁, correspond le nom.

Le faible nombre de patronymes a pour conséquence qu'un Jeong (ou Jung, Chung… vous l'aurez compris), nom de famille d'environ 5 % de la population sud-coréenne, ne sera pas particulièrement ému en rencontrant un autre Jeong car rien ne prouve qu'il existe un lien de parenté entre eux. Si le sujet l'intéresse, il pourra interroger l'autre sur le sinogramme utilisé pour son nom. En cas de réponse encourageante, il pourra poursuivre son investigation : « Mais Jeong de quel endroit ? » Il s'agit de ce qu'on appelle en coréen *bongwan* ou *bon*, c'est-à-dire le lieu d'où est originaire la branche familiale. Si deux personnes portent un nom de famille identique originaire du même lieu, un lien de parenté est établi. Cette configuration, c'est-à-dire celle de deux porteurs du même patronyme originaire du même *bongwan*, a longtemps entraîné une interdiction de mariage, interdiction régulièrement controversée du fait du nombre élevé de cas concernés et aujourd'hui largement assouplie.

La Corée est une société patrilinéaire où chacun, homme ou femme, relève du lignage de son père dont il hérite le patronyme, ce qui permet d'identifier ses origines. Les épouses conservent ainsi leur nom paternel de jeune fille après le mariage. En revanche, à la fin des années 1990, certaines féministes ont pris l'initiative d'allonger leur patronyme en ajoutant celui de leur mère. L'anthropologue Jo Hye-jeong a ainsi choisi de devenir Jo Han Hye-jeong, non à la suite d'un mariage comme on pourrait le croire, mais en signe d'engagement contre le système patriarcal et les discriminations subies par les femmes. De nos jours, il n'est pas rare de tomber sur un nom ainsi composé, non seulement chez les femmes, mais aussi chez les hommes sympathisants de la cause féministe.

Quid des prénoms ? Si les patronymes sont limités en nombre, ce n'est pas le cas des prénoms. En effet, les

Yi Kwang-su, père du roman coréen moderne, *alias* Chun-won, « jardin printanier », Ko-ju, « barque solitaire »… Autrefois les hommes de la noblesse possédaient plusieurs appellations et cette pratique a persisté au sein des élites jusqu'au début du 20e siècle.

parents peuvent recourir à leur imagination pour en trouver un original pour leur rejeton. Du moins théoriquement, car l'originalité n'est pas nécessairement la première qualité recherchée dans ce genre de choix. Un autre facteur qui limite les possibilités se trouve dans le fait qu'un prénom se compose de deux syllabes dans la très grande majorité des cas, même s'il peut en compter une seule, trois, voire plus. Par ailleurs, pour les garçons, la tradition veut que l'une des deux syllabes soit dictée par les aïeuls du clan familial qui entendent ainsi marquer la génération (*hangryeol*) – le degré de filiation et non l'âge – à laquelle l'individu appartient. Un oncle plus jeune que vous est un oncle quand même, c'est-à-dire d'un rang supérieur au vôtre, et vous lui devez le respect. Il existe en coréen un lexique assez détaillé pour préciser le lien de parenté et la hiérarchie, tandis qu'en français, en dehors de « oncle » et de « tante », le mot « cousin(e) » est passe-partout. Dans beaucoup d'autres pays dont la France, on donne parfois aux enfants les prénoms de leurs grands-parents en signe d'affection, mais cette pratique est inimaginable en Corée car trop irrévérencieuse. Enfin, sans qu'il s'agisse nécessairement de l'indication de génération évoquée précédemment, les frères et sœurs ont souvent en partage une même syllabe, à l'instar de la fratrie Yongsu, Yongho et Yonghui dans l'œuvre romanesque de Cho Sehui intitulée *La Petite Balle lancée par un nain* (1978).

Autrefois, les hommes de la noblesse possédaient plusieurs noms : d'abord un prénom d'enfant, assez quelconque celui-là par une espèce de superstition pour éviter d'attirer l'attention des mauvais esprits, ensuite un prénom officiel dont jouissait l'intéressé dès l'adolescence et enfin d'autres, appelés *ho*, qu'il s'octroyait lui-même ou se voyait attribuer par un proche aux

Dans son roman *Kim Jiyoung, née en 1982* (Éditions 10/18), l'autrice Cho Nam-joo a choisi pour son héroïne le nom de famille et le prénom les plus répandus chez les femmes coréennes nées en 1982.

différents moments de sa vie. Cette multiplicité de dénominations s'observe jusqu'au début du 20e siècle. L'écrivain Yi Kwang-su (1892-1950) s'appelait Yi Bo-gyeong quand il était enfant et il avait de nombreux *ho*, les plus connus étant Chun-won, « jardin printanier », et Go-ju, « barque solitaire ». Enfin, Kayama Mitsurō était son nom japonais car, vers la fin de l'occupation, qui a duré de 1910 à 1945, les Japonais ont contraint les Coréens à japoniser leur nom.

Plusieurs critères entrent en ligne de compte quand des parents s'attellent au choix d'un prénom pour leur enfant. Certains font même appel à un « spécialiste », car un prénom est supposé pouvoir exercer une influence sur le destin d'une personne. De manière générale, la signification a autant d'importance que la sonorité ; une fois les syllabes choisies, on passe en revue les sinogrammes possibles pour dénicher une combinaison qui véhicule un sens positif. Si vous rencontrez une Se-jin, il y a de fortes chances pour que son prénom signifie le « trésor du monde ».

Les prénoms peuvent également être touchés par un phénomène de mode, surtout les prénoms féminins moins sujets aux contraintes imposées par la famille évoquées plus haut. Ainsi, beaucoup de femmes nées sous l'occupation japonaise portent un prénom japonisant qui se termine par « ja », prononciation coréenne du sinogramme qui signifie « enfant » (la prononciation japonaise étant « ko ») : Chunja (Haruko en japonais), Myeongja (Akiko), Sunja (Junko), etc. Dans l'univers littéraire de la romancière Hwang Jungeun, plusieurs personnages féminins portent le prénom Sunja. Il s'agit souvent d'une figure maternelle aimante et dévouée qui a survécu à des périodes difficiles plus ou moins en lien avec le contexte politique et social du pays. Dans une de ses dernières œuvres, dont la traduction française, intitulée *D'année en année* (titre provisoire), devrait paraître fin 2023, Sunja est une orpheline de guerre confiée à un grand-père peu affectueux, puis à une tante qui la fait travailler comme une bonne à tout faire. L'autrice rend ainsi hommage à toute une génération de femmes appartenant à l'histoire coréenne contemporaine. Quant à sa consœur Cho Nam-joo, elle a publié en 2016 un roman intitulée *Kim Jiyoung, née en 1982*, une sorte de manifeste féministe dénonçant les inégalités entre les genres dans la société patriarcale. En choisissant pour son héroïne le nom de famille et le prénom les plus répandus chez les femmes nées en 1982, elle laisse entendre que l'histoire qu'elle raconte, bien que fictionnalisée, reflète la réalité de beaucoup de femmes.

Enfin, depuis plusieurs décennies, les mots purement coréens sont également à la mode pour les prénoms comme Seul-gi, « sagesse », No-eul, « ciel teinté de rouge », ou même le très poétique Yun-seul qui signifie « reflets argentés des vaguelettes sous le soleil ou la lune ». Si le nombre de syllabes est limité à cinq depuis 1993, le prénom le plus long qui ait été enregistré serait celui d'une jeune femme qui s'appelle Pak Haneul-byeollim-gureum-haennim-boda-sarangseureouri, « Plus adorable que le ciel, les étoiles, les nuages et le soleil »… Très poétique, mais difficile à porter dans la vie courante !

Photo : Sungsu Han © Shutterstock

Gimbap. Photo : Hamburger Helper © CC BY-NC-ND 2.0

Photo : SousChef © CC BY 2.0 *Bibimbap.*

Par Justine GUICHARD

Maîtresse de conférences en études coréennes - Université Paris Cité

Bap est de ces mots, simples en apparence, qui s'absorbent vite et se digèrent lentement, libérant peu à peu la profondeur de leur univers de sens. Il relève du vocabulaire élémentaire enseigné à qui cherche à connaître les rudiments de la langue coréenne. Les débutants dont j'ai fait partie l'assimilent aisément comme signifiant le riz. Voilà un raccourci qui altère la compréhension de ce que ces trois lettres charrient avec elles. *Bap* exprime en effet plus et moins à la fois que le terme dont nous usons en français pour dire et penser cet aliment au cœur de la cuisine et, par extension, de la culture des pays est-asiatiques.

Bap renvoie d'abord à un en-deçà de notre terminologie dans la mesure où il désigne exclusivement le riz cuit, par opposition à *ssal*, le riz cru. Ce couple se distingue d'un autre réservé au riz à l'état de plante : *mo*, soit le semis, et *byeo*, lorsque le premier parvient à maturité avant d'être récolté. La variété consommée dans la péninsule coréenne correspond au riz rond, riche en amidon, de couleur blanche et à la texture légèrement collante. En tant que riz cuit, le *bap* peut se présenter seul, dans un bol comme dans une phrase, mais il se décline aussi sous de nombreuses formes tant culinaires que lexicales. Parmi ses dérivés : *gimbap* (ce rouleau où le *bap* côtoie une feuille de *gim*, l'algue séchée dont il est enrobé pour lui-même enserrer légumes et parfois thon ou bœuf haché), *bibimbap* (littéralement « riz mélangé », où le *bap* se marie à d'autres ingrédients grâce au liant qu'offre la pâte de soja fermenté au piment), *bokkeumbap* (le riz sauté), *ssambap* (où le *bap* se dépose dans un morceau de salade et s'agrémente de sauces et accompagnements divers pour devenir *ssam*, une « bouchée enveloppée »), etc. Sous son jour le plus banal, celui du bol de riz, le *bap* incarne cet incontournable du régime alimentaire coréen traditionnellement servi à tous les repas, y compris le petit-déjeuner, minimalement aux côtés d'une soupe (*guk*) et de petits mets variés (*banchan*). Il est à noter, comme me le rappelait un collègue avisé, que l'anglicisme *rice* est préféré dans les plats d'inspiration étrangère que sont notamment *omurice* (omelette fourrée au riz sauté), *kare rice* (riz au curry) et *hirice* (riz au bœuf en sauce), tous nés au Japon mais populaires chez son voisin péninsulaire.

D'acception plus restreinte que le riz, *bap* représente néanmoins un au-delà de notre terminologie. Par métonymie, il désigne en effet le repas, la nourriture. « Avez-vous mangé ? » se dit ainsi en coréen « Avez-vous mangé du riz (cuit) ? ». La locution va même jusqu'à revêtir le sens de « Comment allez-vous ? » dans lequel elle est aujourd'hui encore communément employée. Ce dernier usage est censé constituer un legs de la période de misère ayant suivi la guerre de Corée (1950-1953), avant que la moitié sud de la péninsule ne se hisse du statut d'un des pays les pauvres au monde à l'orée des années 1960 à celui de pays riche membre de l'Organisation de développement et de coopération économiques au milieu des années 1990. L'équivalence entre les deux questions me paraît susceptible d'être plus ancienne au vu de la charge symbolique dont le *bap* est investi. Il est ainsi associé à un élément qui, par son partage, unit, à commencer par les membres de la famille (*sikgu*) dont une des définitions possibles n'est autre que la communauté de ceux qui mangent ensemble du riz. Cette communauté comprend non seulement les vivants mais également les morts comme en témoignent les offrandes rituelles pratiquées lors de la cérémonie dédiée aux ancêtres (*jesa*), et parmi lesquelles le riz figure, avec l'alcool et le bouillon, sur la rangée la plus proche de l'autel. L'acte de planter les couverts dans un bol de riz s'en trouve d'ailleurs prohibé à la table des vivants, étant uniquement autorisé à celle des morts.

À ce titre, une voie d'appréhension réside, me semble-t-il, dans ce que Georges Perec nomme « l'infra-ordinaire », soit « ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour », ce que nous « vivons sans y penser », comme manger du riz dans le contexte de la société coréenne[1]. L'infra-ordinaire renvoie donc à cette matière journalière trop banale pour se glisser dans les pages d'un journal, trop quotidienne pour faire irruption dans un quotidien de presse, mais qui mérite et même nécessite qu'on s'y intéresse. Comme l'explique Perec, « Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes »[2]. Autrement dit, le règne de l'habituel. Et pour ce faire, l'auteur des *Choses* propose une série de gestes : « Décrivez votre rue », « Faites l'inventaire de vos poches », « Questionnez vos petites cuillers[3]». Cette dernière injonction se révèle d'autant plus féconde qu'elle met en lumière une singularité coréenne par rapport au reste de l'Asie orientale, le *bap* se dégustant dans la péninsule à la grande cuillère (celle qui plonge aussi dans la soupe) et non avec des baguettes. Au chapitre des habitudes culinaires, investiguer l'infra-ordinaire se traduit par ailleurs chez Perec par une « Tentative d'inventaire des aliments liquides et solides que j'ai ingurgités au cours de l'année mil neuf cent soixante-quatorze », le riz se trouvant mentionné à plusieurs reprises mais sans occuper l'espace qui serait le sien dans la liste d'un homologue coréen.

Une telle comparaison imaginaire est rendue peu ou prou possible par les organismes statistiques qui mesurent la consommation annuelle de riz par an et par habitant : autour de 5 kg à l'heure actuelle en France, au-delà de dix fois plus en Corée du Sud avec une moyenne de 56,7 kg en 2022 (soit 155,5 g ou un bol et demi par jour). L'annonce de ce chiffre a néanmoins eu pour effet de faire basculer cette denrée de la sphère de l'infra-ordinaire ou de la répétition journalière à celle de l'extraordinaire ou de l'événement journalistique comme l'atteste la vague d'articles accessibles en ligne. Les 56,7 kg susmentionnés y sont rapportés comme coïncidant au niveau de consommation de riz le plus bas jamais enregistré depuis 1963, date à laquelle le décompte a débuté. Le seuil des 100 kg par personne était alors dépassé et l'est resté jusqu'au milieu des années 1990, culminant à 128,1 kg en 1985[4]. Une diminution par deux est donc survenue au cours des trois décennies passées, baisse dont il est prévu qu'elle se poursuive. Dans le même temps, la consommation de viande n'a cessé d'augmenter jusqu'à s'établir à 58,4 kg par habitant en 2022, supplantant pour la première fois celle de riz. Les raisons invoquées de ce renversement correspondent aux transformations structurelles qui ont affecté la société sud-coréenne jusque dans ses pratiques alimentaires : mutations économiques (développement ayant conduit à une hausse de l'apport en protéines et au déclin corrélatif de la place du riz), évolutions démographiques (accroissement des ménages constitués d'une personne à la recherche de solutions rapides de restauration) et adaptations culturelles (pénétration non seulement des produits mais également des modes de consommation venus d'ailleurs, résultant notamment dans l'abandon du petit-déjeuner traditionnel et le remplacement du *bap* par d'autres céréales).

Reste à apprécier la portée de ces changements en termes d'imaginaire, soit dans les représentations où ce que la langue dit peut différer de ce qu'elle mange. La rémanence de l'expression « Avez-vous mangé du riz ? » pour signifier « Comment allez-vous ? » en est bien sûr le plus parlant exemple. D'autres sont à puiser dans le répertoire des proverbes où le *bap* ne se contente pas d'être particulièrement présent mais où il connote durablement le banal, l'habituel. Ainsi de la formule « faire quelque chose comme si l'on mangeait du riz » qui implique « faire quelque chose très souvent ». *Bap* continue donc d'appartenir à ces « choses communes » coréennes qui méritent d'être soumises à enquête dans la lignée de l'interrogation perécienne sur l'infra-ordinaire.

1. Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989, p. 11.
2. *Ibid.*, p. 12.
3. *Ibid.*
4. Asia Pacific Foundation of Canada, « "Have You Eaten Rice Today?" For Many South Koreans, the Answer is Increasingly, "No" », 14 février 2023, accessible en ligne : asiapacific.ca/publication/have-you-eaten-rice-today-many-south-koreans-answer.

Yun Jung-hee, l'actrice aux mille visages s'est éteinte à Vincennes

Par Bastian MEIRESONNE
Ancien directeur artistique du Festival international des Cinémas d'Asie de Vesoul

Le 19 janvier 2023, l'industrie cinématographique apprend le décès de Yun Jung-hee (1944 – 2023), actrice mondialement célèbre pour son interprétation inoubliable dans le film *Poetry* (Lee Chang-dong, 2010). En Corée, Yun est considérée comme une véritable icône et elle est toujours citée, de nos jours, comme l'une des actrices préférées des Coréens. Elle est l'artiste féminine la plus récompensée de tous les temps avec 24 prix de *Meilleure Interprète Féminine* remportés au cours de ses cinquante ans de carrière. Une carrière durant laquelle elle a participé à plus de 300 films, dont la plupart tournés entre 1967 et 1973.

Poetry,
Lee Chang-dong,
2010.

© Pinehouse Film

Née le 30 juillet 1944 à Busan sous le nom de Son Mi-ja, Yun Jung-hee poursuit des études d'anglais à l'université de Chosun avec pour projet de partir vivre aux États-Unis. Elle est une grande admiratrice du roman *Sorrowful Youth* de Kim Nae-sung. Un jour, elle apprend l'organisation d'un casting pour une nouvelle adaptation cinématographique du livre, après une première version réalisée en 1959 par Hong Seong-ki. Encouragée par ses amies, elle décide de tenter sa chance parmi 1 200 autres candidates.

Après un premier entretien, Yun Jung-hee apprend que son rôle est déjà attribué. Déçue, elle quitte les lieux, mais est persuadée par ses amis de quand même retourner terminer les essais. Bien lui en prend, car elle décroche finalement le premier rôle. Le film est à l'époque un triomphe, avec plus de 206 000 spectateurs dans la seule ville de Séoul, devenant ainsi le plus grand succès de l'année 1967 et terminant 9e au classement des années 1960. Elle devient ainsi, quasiment du jour au lendemain, une célébrité, avec des fans assiégeant son domicile et lui adressant des déclarations d'amour signées de leur sang !

Son Mi-ja, mal à l'aise face à cette soudaine popularité, décide de prendre un nom d'emprunt pour préserver sa vie privée. Elle choisit le nom de famille de sa meilleure amie, « *Yun* », pour « sa belle sonorité », et compose son prénom à partir des caractères chinois : « *Jung* » pour « *tranquillité* » et « *hee* » pour « *féminine* ». Parallèlement à sa carrière d'actrice, elle poursuit ses études et sort diplômée de *l'Université d'Histoire de Woosuk*, puis des *Beaux-Arts de Chung-ang*, avec toujours l'espoir de partir un jour aux États-Unis.

Elle se fait rapidement une réputation pour son caractère bien trempé, refusant les seconds rôles pour ne jouer que les têtes d'affiche. Cette décision entraîne la résiliation de son contrat d'exclusivité avec ses producteurs, mais ne l'empêche pas de faire carrière par ailleurs : elle enchaîne, au cours des mois suivants, plusieurs succès à plus de 100 000 entrées : *Longing in Every Heart* (Jang Il-ho, 1967), *Le Brouillard* (Kim Soo-yong, 1967), *Kang Myeong-hwa* (Kang Dae-jin, 1967) et *Dolmuji* (Chung Chang-hwa, 1967).

Elle est rapidement considérée par la presse comme l'une des trois meilleures actrices de la décennie aux côtés de Nam Jeong-im (1945-1992) et de Moon Hee (née en 1947). Entre 1967 et 1971, elle apparaît dans 210 longs-métrages – soit un quart de la totalité des films produits durant cette période ! – dont 99 aux côtés de Shin Seong-il (1937-2018), la plus grande vedette de l'époque.

Ce chiffre peut sembler incroyable de nos jours, mais il était plutôt commun durant l'âge d'or du cinéma coréen des années 1960, avec plus de deux cents films tournés annuellement. Les stars de l'époque étaient soumises à un rythme effréné, enchaînant jusqu'à quatre films par jour, et découvraient leurs textes à même les prises de vue depuis un prompteur. Les acteurs étaient ensuite doublés en post-synchronisation par des professionnels. Au plus fort de sa carrière entre 1967 et 1973, Yun Jung-hee se retrouvait ainsi parfois à l'affiche de cinq films différents sortis le même jour !

Contre l'avis de ses producteurs, qui veulent la cantonner au personnage de « *jeune femme naïve et serviable* », Yun Jung-hee diversifie rapidement ses rôles en interprétant une *gisaeng* (courtisane coréenne) dans *Kang Myeong-hwa* (Kang Dae-jin, 1967), une journaliste dans *Sora's Dream* (Kang Dae-jin, 1968), une espionne nord-coréenne dans *Nightmare* (Yy Hyun-mok, 1968), une hôtesse de l'air dans *Blue Letter* (Jung Jin-woo, 1968), une chamane dans *Shaman Island* (Choi Ha-won, 1972) et une chanteuse de cabaret dans *Don't Cry, Mother* (Lee Young-woo, 1972).

Yun Jung-hee ne craint pas de mettre son image en péril : les personnages féminins des mélodrames de l'époque sont habituellement des maîtresses prêtes à tout sacrifier pour le bonheur de l'homme aimé, conformément à la tradition confucéenne. Dans *Until that Day* (Kim Ki-duk, 1969), elle incarne une sage-femme travaillant dans un hôpital qui, à l'inverse, pousse son amant médecin à épouser une infirmière pour rester proche de lui sans que leur relation ne soit révélée. Ce rôle provoque un immense scandale lors de la sortie du film pour « atteinte aux bonnes mœurs ».

L'Eunuque (Shin Sang-ok, 1968) fait, quant à lui, sensation en suggérant la toute première relation charnelle de l'histoire du cinéma coréen entre deux personnages féminins, dont Yun Jung-hee. Yun Jung-hee y interprète

la fille d'un seigneur, interdite d'aimer un fonctionnaire de rang plus modeste. Elle va devenir courtisane à la cour royale, où elle se rapproche d'une domestique, ce qui conduit à la fameuse scène controversée qui fera scandale. Cette dernière est largement censurée, et le réalisateur Shin Sang-ok est même arrêté pour « atteinte aux bonnes mœurs ». Le buzz entourant la sortie du film permet en tout cas de rassembler 320 000 spectateurs.

La décennie des années 1970 est souvent considérée comme la période la plus sombre de l'histoire du cinéma coréen : la production cinématographique subit une forte baisse, passant de 209 films produits en 1970 à seulement 96 en 1979, en grande partie en raison de l'avènement de la télévision mais aussi du renforcement de la censure. Par ailleurs, l'exode rural massif transforme radicalement le profil des spectateurs, qui sont désormais majoritairement des hommes entre 20 et 30 ans. Cette évolution conduit à une augmentation de la production de westerns coréens, ainsi que de films d'action et d'arts martiaux, cela afin de satisfaire les goûts du public masculin.

Durant cette période, Yun Jung-hee est l'une des rares actrices à ne pas migrer vers le petit écran ou mettre un terme à sa carrière. Elle fait même preuve de grande versatilité en excellant dans des comédies telles que *The Odd Bride* (Kim Young-gul, 1971), dans des films de sabre comme *Three Women Fencers* (Choi In-hyeon, 1969) et de gangsters comme *Cruel History of Myeong-dong* (Byun Jang-ho, Choi In-hyeon, Im Kwon-taek, 1972). Mais l'homme qui va lui offrir ses plus beaux rôles à l'écran est… l'écrivain Kim Seung-ok.

Kim Seung-ok est né en 1941 à Osaka, au Japon, avant de grandir à Suncheon, en Corée. Il étudie le français à *l'Université Nationale de Séoul*, période à laquelle il publie ses premières nouvelles dans un journal littéraire. Il devient rapidement célèbre suite à une série de romans à succès publiés à partir de 1964. Les œuvres de Kim Seung-ok sont souvent empreintes de nihilisme, présentant des personnages marginaux incapables de s'adapter aux normes sociales de la société coréenne, à l'époque en pleine modernisation.

En 1965, le Ministère de l'Information entreprend de promouvoir la culture coréenne à l'échelle mondiale en favorisant la production de films susceptibles d'être sélectionnés dans des festivals de cinéma internationaux. Cette initiative s'inspire de la politique culturelle japonaise *bungei eiga* (littéralement : *adaptations littéraires*) des années 1920, dont l'objectif était d'élever le cinéma au rang d'art en adaptant des romans à succès, ce qui a donné naissance à des classiques mondiaux comme *Rashômon* (Akira Kurosawa, 1950), *L'Intendant Sansho* (Kenji Mizoguchi, 1954) ou *La Femme des Sables* (Hiroshi Teshigahara, 1964).

Le réalisateur Kim Soo-yong (né en 1929) est considéré à l'époque comme le meilleur représentant du mouvement coréen, au point d'être surnommé « *le père des adaptations littéraires* ». Son premier film, *Le Village au Bord de la Mer* (1965), remporte un immense succès avec plus de 150 000 entrées, suivi en 1967 de ses chefs-d'œuvre *Full Ship*, *Burning Mountain* et *Sound of Magpies*, dans lequel apparaît Yun Jung-hee. L'actrice collabore au total plus de vingt fois avec Kim Soo-yong, en apparaissant notamment dans des adaptations des romans de Kim Seung-ok, dans lesquelles elle livre ses plus belles performances.

Le film *Brouillard* (1967) est adapté du *Voyage à Mujin* de Kim Seung-ok. C'est l'une des premières œuvres cinématographiques coréennes inspirées du cinéma européen, notamment du film *Un homme et une femme* (1966) de Claude Lelouch et des œuvres de Michelangelo Antonioni et d'Ingmar Bergman. L'histoire est celle d'une jeune femme naïve (Yun Jung-hee), vivant dans un village isolé sur la côte, qui tombe amoureuse d'un homme marié de passage. Cette relation passionnelle combine avec succès cinémas d'art et commercial, et attire plus de 136 000 spectateurs lors de sa sortie.

Dans les années 1970, Kim Soo-yong et Yun Jung-hee collaborent sur deux autres adaptations réussies de romans de Kim Seung-ok : *Night Trip* (1974) raconte notamment l'histoire d'une jeune femme désespérée dans la société coréenne moderne, qui est abusée par plusieurs hommes et cherche à trouver un sens à sa vie en errant dans les rues désertes de son village natal. Le film choque les censeurs en raison de ses nombreuses scènes d'abus sexuels et de la représentation d'un personnage féminin profondément dépressif, à une époque où le cinéma était tenu de renvoyer une image positive et heureuse de la Corée. Le film est banni pendant trois ans avant de pouvoir sortir finalement en 1977, mais dans une version raccourcie de 53 coupes. Ce film reste un chef-d'œuvre en l'état, notamment grâce au jeu totalement habité de Yun Jung-hee.

En 1977, Kim Soo-yong réalise son œuvre la plus singulière et la plus expérimentale, *A Splendid Outing*. Dans ce film, Yun Jung-hee incarne une puissante femme d'affaires, qui décide de s'offrir une virée dans une ville portuaire. Elle est kidnappée et retenue prisonnière sur une petite île isolée par une communauté de pêcheurs sans aucune explication jusqu'à l'étrange dénouement. Une fois de plus, Yun Jung-hee se met en danger en incarnant un personnage féminin totalement inédit dans le cinéma coréen, dans un long-métrage déroutant ; mais son interprétation est une nouvelle fois saluée par le public en rassemblant 154 000 spectateurs.

Yun Jung-hee est par ailleurs apparue dans deux autres adaptations magistrales de l'œuvre de Kim Seung-ok : *La Moustache du Général* (Lee Seong-gu, 1968) et *Potato* (Kim Seung-ok, 1968). La première est une captivante plongée dans l'esprit perturbé d'un écrivain qui lutte pour trouver sa place dans une société coréenne en pleine modernisation. Le film est l'un des premiers films coréens à avoir une structure narrative totalement déconstruite, commençant par la mort du protagoniste avant de remonter le fil de l'histoire à travers une série de flashback imbriqués. Il inclut également la toute première

Splendid Outing, Kim Soo-yong, 1978. © Korean Film Archive

Sorrowful Youth, Kang Dae-jin, 1967. © Korean Film Archive

Bird of paradise, Kim Soo-young, 1975. © Korean Film Archive

séquence d'animation dans un long-métrage de fiction, réalisée par le pionnier de l'animation coréenne, Shin Dong-hun (*A Story of Hong Gil-dong*, 1967).

Potato (1968) est le seul film réalisé par l'écrivain Kim Seung-ok lui-même. Adapté de son propre roman éponyme, il raconte l'histoire d'une femme, mariée de force à un aristocrate de campagne infirme et hautain. Elle doit affronter de nombreux défis pour subvenir aux besoins de sa famille. Dans cette œuvre méconnue mais absolument magistrale du cinéma coréen, Yun Jung-hee, une fois de plus, prend des risques en jouant, cette fois, une paysanne enlaidie et constamment humiliée par son mari abusif.

En 1972, au cours de repérages effectués en France avec le réalisateur Shin Sang-ok, Yun Jung-hee décide finalement de ne pas s'installer aux États-Unis et de rester vivre au pays des Frères Lumière. Elle s'inscrit sur un coup de tête à la Sorbonne pour rédiger une thèse de doctorat portant sur la « *Condition des femmes dans le cinéma coréen* ». Puis, en 1974, elle rencontre et épouse le pianiste Paik Kun-woo. Elle va continuer à mener sa carrière d'actrice, mais en choisissant désormais ses rôles avec minutie.

Yun Jung-hee continue encore et toujours à prendre des risques, en acceptant notamment de jouer dans *Dissolute Wife* (Park Ho-tae, 1981), un vague remake érotique du mélodrame moderne cultissime *Madame Freedom* (Ha Hyong-mo, 1956). Le film devient le septième meilleur succès de la décennie des années 1980 avec 287 000 entrées. Son apparition dans la fresque historique *Two Flags* (Eom Jong-seon, 1994) marque la fin de sa carrière d'actrice… du moins pendant seize ans.

Lee Chang-dong (né en 1954) est l'un des fers de lance du renouveau du cinéma coréen indépendant de la fin des années 1990. Réalisateur, notamment, des acclamés *Oasis* (2002) et *Secret Sunshine* (2007), il écrit le personnage principal de *Poetry* en pensant à Yun Jung-hee pour incarner une dame atteinte d'Alzheimer qui trouve un réconfort dans la poésie pour lutter contre la maladie qui la consume. L'actrice accepte d'emblée le rôle proposé et fait son retour sur les écrans après seize ans d'absence.

Le projet représente pour elle un vrai défi : alors qu'elle avait l'habitude d'enchaîner rapidement les tournages, elle doit se plier à la méticulosité obsessionnelle de Lee Chang-dong, qui exige parfois jusqu'à 35 prises avant d'être satisfait. Au final, Yun Jung-hee livre dans *Poetry* l'une des plus belles performances de sa carrière. Elle est à nouveau récompensée de plusieurs *Prix de la Meilleure Actrice* dans différents festivals coréens, tandis que Lee Chang-dong remporte lui, en 2010, le *Prix du Scénario* au Festival de Cannes.

Pendant le tournage de *Poetry*, Yun Jung-hee se découvre atteinte du même mal que son personnage : la maladie d'Alzheimer. Cette nouvelle la pousse à prendre la douloureuse décision de mettre, cette fois, un vrai terme à sa carrière d'actrice pour se consacrer uniquement à sa famille. Elle s'est éteinte le 13 janvier 2023 à l'âge de 78 ans et repose désormais au cimetière de Vincennes.

***À noter** que dix des plus belles œuvres de Yun Jung-hee sont actuellement disponibles gratuitement et avec des sous-titres en anglais sur la chaîne Youtube des Archives du Film Coréen : youtube.com/@KoreanFilm (onglet Playlists).

Hyuk Lee, feu tranquille en voie d'expansion

Par Roman MARLIÈRE
Critique musical

Hyuk Lee. © Wojciech Grzedzinski / The Fryderyk Chopin Institute

Son prénom est Hyuk, uk prononcé comme le *hoc* démonstratif latin, et son nom est celui d'un champion en arts martiaux, Lee. Voici Hyuk Lee. Il est né en Corée du Sud, à Séoul, en 2000. Il est donc aujourd'hui un très jeune homme qui a grandi avec internet et les facilités de l'hyper connexion mais sa vie, depuis qu'il a commencé la musique à 3 ans, est régie par l'étude, la discipline, les concerts, trois piliers au service d'une carrière internationale accélérée depuis qu'il a remporté le premier prix du concours Long-Thibaud en 2022 (ex æquo avec le Japonais Masaya Kamei).

J'ai pu l'entendre plusieurs fois dans différents lieux et situations, voir ses doigts aussi fins que solides galoper sur les pianos de concert des grandes salles, les demi-queues des salons officiels et même les pianos-bars de la Closerie des Lilas. Il reçoit applaudissements et admiration du public à chacune de ses performances. Il joue droit, fier sans arrogance, svelte dans ses vestes sombres qui ne le déguisent pas, dégage une maturité hollywoodienne avec ses cheveux noirs mi-longs, tirés en arrière des oreilles à la nuque. Il parle parfaitement anglais et russe, et depuis ses nombreux concerts en France, apprend le français à grande vitesse. Il est le jeune surdoué dégageant une aura ancienne, liée à sa sûreté de jeu, aux capacités de mémoire et d'apprentissage hors norme. Capacité tactique aussi : il est un très bon joueur d'échecs, un esprit pétri de méthode et de sang-froid. Il joue avec le même aplomb la *Polonaise* héroïque de Chopin, la *Sonate au Clair de lune* de Beethoven, l'aride 2e concerto de Prokofiev. Il a interprété ce dernier au théâtre du Châtelet, d'une impeccable et tranquille dextérité, lors de la soirée de remise des prix du concours Long-Thibaud. Au Centre Culturel Coréen, devant les ambassadeurs, ce furent *Petrouchka* de Stravinsky, et Chopin toujours, la *Grande polonaise*. Le demi-queue sonnait large, avec des basses musclées, la tête de Lee plongeait tantôt au sol du côté des graves, tantôt au niveau des spots pour éclairer les aigus, gestuelle performative de concertiste pas si originale mais le tonus, la précision, la frappe juste nous transportèrent. Après l'accord final, il donna debout un rire poli et humble.

Hyuk reçoit son premier choc musical à quatre ans, probablement après avoir entendu une musique de Tchaïkovsky. Sa mère court l'inscrire dans une école de musique ; d'abord en violon puis, quelques jours plus tard, en piano. Il développera une virtuosité sur les deux instruments, point commun avec le très jeune Mozart, qui a cinq ans était un prodige du clavecin et de l'archet. Une ligne passionnelle durable. Aujourd'hui, Hyuk partage son temps d'étude entre le violon et le piano, le piano étant *son* instrument et le violon, l'autre instrument qu'il continue d'étudier à haut niveau – il peut jouer le concerto de Brahms.

À 23 ans, il affiche un palmarès impressionnant. Encore enfant, il décroche le 3e prix d'un concours organisé par la haute école de musique locale qui lui permet de continuer ses études musicales sans passer par les leçons privées que ses parents ne peuvent lui offrir. En 2012, il remporte le premier prix du 8e concours de piano de Moscou. La musique est déjà « tout » pour lui : il sera musicien professionnel ou rien. Boursier de la Fondation Yongkang, il continue le piano et le violon, et se fera remarquer, en 2013, dans la ville autrichienne de Pörtschach par un membre du jury du concours Johannes Brahms. Il lui propose de rejoindre l'école centrale de musique de Moscou, celle qui prépare à l'illustre conservatoire Tchaïkovsky. Hyuk s'envole alors pour la Russie, rejoint par son frère cadet Hyo Lee, excellent violoniste, avec qui il joue – et continue de jouer - en duo.

Au conservatoire de Moscou, sous le patronage du pianiste Vladimir Ovchinnikov, élevé au rang d' « artiste du peuple de Russie », Hyuk travaille beaucoup, se perfectionne grâce à l'enseignement de ce maître à la fois « *strict and honest* »[1], précise-t-il. Ovchinnikov, grand interprète de Rachmaninov voit large, donne à travailler à Hyuk les fondamentaux : Bach, Mozart, Haydn, Chopin, tous les grands concertos par cœur ; aujourd'hui il lui faut seulement deux jours pour en monter un complet, sans oublier bien sûr le grand répertoire de la musique russe. En six ans, il a beaucoup appris. Il a dans les doigts des dizaines de concertos incontournables et développe sa vision de l'interprétation : l'œuvre avant tout. Son jeu brillant vise davantage la transcription que la déconstruction créatrice d'un Alexandre Kantorov. Hyuk ne fait pas dans la fantaisie ou le romantisme débordant la partition, il se met au service de l'œuvre et de l'idée du compositeur, ce qui suppose un retrait de l'ego de l'interprète : « *As an interpreter, I have a duty: to convey the ideas of the composer to the public. Prokofiev's 2nd concerto was composed just before the First World War, I simply need to consider this background to convey the atmosphere.* »[2]

Cette démarche de sobriété conjuguée à son brio technique l'amènera aux podiums des grands concours internationaux de piano. En 2016, Hyuk, plus jeune participant de l'histoire, remporte la 10e édition du concours Paderewski en Pologne, et deux ans plus tard, le 3e prix du 10e concours international de Hamamatsu au Japon. En 2021, il est finaliste du 18e concours Chopin, 1er grand prix du concours Animato–Chopin Edition à Paris, remportant le prix spécial pour les Mazurkas. Enfin, en 2022, consécration de son talent, il finit premier prix ex æquo du prestigieux concours Long-Thibaud.

Définitivement lancé par cette réussite au concours, la France l'invite déjà à une multitude de dates et festivals (festival des pianos folies du Touquet, festival des claviers de la Sainte-Chapelle, Saint-Frambourg de Senlis, festival Chopin à Nohant, nuits du piano d'Erbalunga en Corse...). D'ailleurs, Paris l'a de nouveau récemment reçu sous la Tour Eiffel pour le grand concert du 14 juillet dernier. Dans le sillage des créateurs français, comme Messiaen et Poulenc, Debussy et aussi ceux de l'époque baroque comme Rameau ou Couperin, Hyuk garde l'esprit ouvert, curieux, ne demande qu'à mieux connaître les créateurs contemporains. Mais le temps lui manque, les concerts l'appellent. Dans les hôtels et les avions, il ne se sent pas seul, il y a son frère violoniste et sa mère qui le soutiennent, mais le Coréen est d'abord « poussé » par lui-même. Être une star internationale du piano est même un horizon dépassable ; il pense déjà devenir chef d'orchestre, façon de mieux pénétrer l'intérieur de la musique écrite, de faire encore grandir son intériorité. Pour l'instant, il donne l'impression de surplomber magnifiquement les œuvres sur le chemin qui mène à soi, à la totale singularité qui, ayant absorbé l'œuvre, est en mesure d'imposer sa vision, sa griffe inimitable. Il le sait sans doute, et ce n'est pas un hasard s'il vénère des monstres sacrés tels que Vladimir Horowitz et Georges Cziffra, incandescents pianistes excessifs et « intranquilles ». Dans ces modèles se dessine ce qui peut faire de Hyuk l'un des grands artistes de notre temps. Par l'extension du domaine de la subjectivité.

© Centre Culturel Coréen

Concert au Centre Culturel Coréen

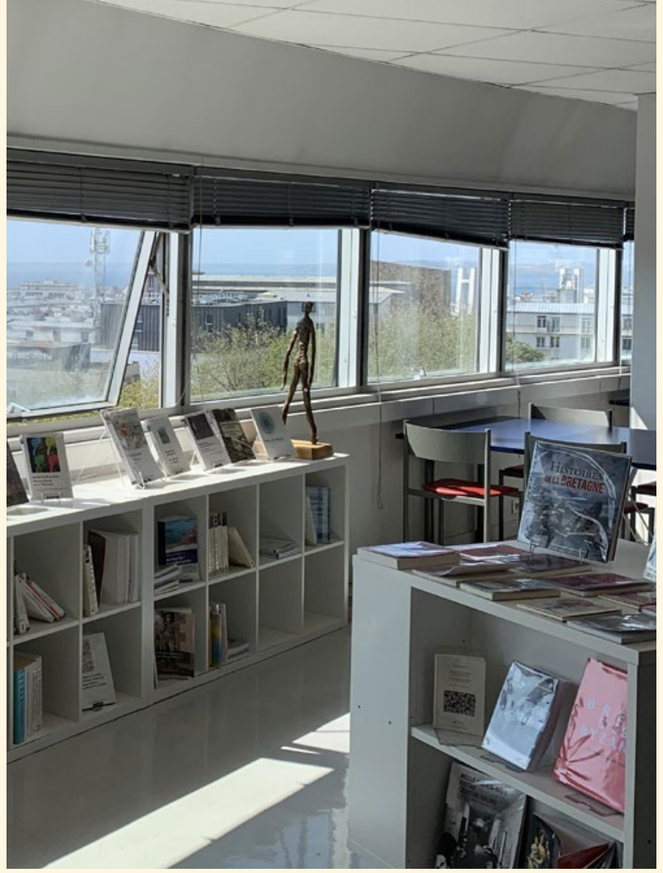
Au Centre Culturel Coréen, Hyuk Lee a donné toute sa fraîcheur et sa force : basses profondes et aigus veloutés sur le Steinway demi-queue B211 de l'Auditorium. Tous embarqués dans son pèlerinage allant du romantisme à Stravinsky, en passant par Rachmaninov et Medtner. Houle tranquille sur la barcarolle, rêverie dans l'*Andante spianato* suivi de la *Grande polonaise*, contemplation sur la sonate *Reminiscenza* de Medtner. Puis Hyuk Lee, abordant cette fois l'avant-garde du début XXe, nous donne un *Petrouchka* à un tempo modéré, soulignant les heurts et crudités de ce mardi gras russe. Enfin, tout sourire, le jeune Coréen retourne à Chopin, sur un medley des plus grands tubes du maître polonais.

1. « strict et sincère »
2. « J'ai un devoir en tant qu'interprète : celui de transmettre au public les idées du compositeur. Ainsi, le concerto no 2 de Prokofiev ayant été composé juste avant la Première Guerre Mondiale, il me faut simplement prendre en compte ce contexte pour en véhiculer au mieux l'atmostphère. »

Kang Seongwoo, le rêve armoricain

Par Victoria SPENS
Responsable des publications
au Centre Culturel Coréen

Kang Seongwoo est actuellement en master à l'université de Bretagne Occidentale (UBO) à Brest. Photo : Kang Seongwoo



La bibliothèque Yves-le-Gallo de l'université de Bretagne Occidentale (Brest) possède un fonds unique, non seulement consacré à la Bretagne, mais aussi aux autres pays celtiques. Photos : Kang Seongwoo

Arrivé en France en 2018, Kang Seongwoo aurait pu avoir un parcours similaire à celui des nombreux étudiants coréens qui viennent chez nous étudier le français chaque année. Pourtant, même s'il maîtrise les langues de Molière et de Shakespeare avec aisance, ce sont d'autres sirènes qui l'ont attiré en Bretagne. En effet, ce jeune homme coréen, né en 1998, est passionné par le breton celtique, et plus largement par l'histoire et la culture de la Bretagne, au point de devenir doctorant à l'Université de Brest. Culture Coréenne ***a rencontré cet amoureux atypique, dont les lectures l'amènent aussi à fréquenter le français ancien, le latin et le gallois.***

Culture Coréenne : Cher Seongwoo, nous sommes heureux de faire votre connaissance. Avant de parler de la langue bretonne, j'aimerais vous demander : pourquoi la France ?

Kang Seongwoo : Je crois que faire le choix d'apprendre le français en Corée est déjà quelque chose de singulier : là-bas, l'apprentissage des langues vivantes se fait seulement à partir du lycée et assez peu d'options sont offertes aux élèves. Par exemple dans mon lycée, en dehors de l'anglais, on ne pouvait choisir qu'entre deux options : le chinois ou le français. Là où la plupart de mes camarades ont opté pour la première, j'ai pour ma part porté mon choix sur la langue française. Voyez-vous, ma mère étant une passionnée de musique classique et mandoliniste amatrice, j'ai bénéficié très jeune d'une large ouverture sur l'Occident. En outre, les jeunes Coréens découvrent assez rapidement la mythologie gréco-romaine, notamment à travers la lecture de *manhwa* (bandes-dessinées coréennes) éducatifs, et il se trouve que j'en étais très friand. C'est donc ces différentes fenêtres sur l'Occident qui m'ont incité à me tourner vers le français plutôt que vers le chinois, ce dernier me paraissant bien moins "exotique" en comparaison. J'ai donc pu, au cours de mon apprentissage de la langue de Molière au lycée, découvrir des auteurs comme François Mauriac ou encore Gustave Flaubert, dont j'ai pu lire « Madame Bovary » en version originale. Par ailleurs, les ouvrages du linguiste suisse Ferdinand de Saussure ont été une révélation pour moi, puisque c'est en lisant son étude sur la langue française que je me suis découvert une appétence pour la linguistique. C'est ainsi qu'en 2017, je me suis inscrit dans une université à Séoul pour continuer à étudier le français, puis la linguistique en spécialité de 3e année.

Mais alors, comment en êtes-vous venu à apprendre le breton ?

Eh bien, je l'ai découvert par hasard : parmi toutes les sous-disciplines que propose la linguistique, la dialectologie - c'est-à-dire l'étude des dialectes et des langues dans leur environnement - m'a particulièrement plu. Un jour, lors de l'étude d'une carte linguistique de la France, j'ai découvert l'existence des très nombreuses langues régionales parlées, autrefois mais aussi encore aujourd'hui, dans l'Hexagone : le basque, l'occitan, l'alsacien, le breton... C'est justement ce dernier qui a attiré mon attention, puisqu'il se trouve que j'aimais déjà beaucoup écouter de la musique écossaise au lycée, notamment ses chants très typiques et poignants. J'aurais pu donc tout naturellement partir étudier le gaélique écossais, mais l'université étant très chère en Écosse – sauf pour les natifs, pour qui elle est gratuite - j'ai finalement reporté mon choix sur la France où, comparativement, les études supérieures ne coûtent presque rien. Et, le breton faisant partie de la même famille linguistique que le gaélique écossais, je me suis dit : « Pourquoi ne pas aller étudier le breton en Bretagne ? » Ce fut très spontané et je ne regrette absolument pas ce choix, puisque je reste avant tout un amoureux de la France.

Très intéressant, comme parcours ! Mais la Bretagne est une région très vaste... Pourquoi avoir choisi de vous installer à Brest plutôt qu'à Rennes ou à Lorient, par exemple ?

Tout simplement parce qu'il n'y a que deux villes en France où l'on peut étudier le breton à l'université : Rennes et Brest. Or, cette dernière, bien que francophone depuis le XVIIIe siècle, est culturellement plus proche de ce qu'on appelle le pays bretonnant, c'est-à-dire là où le breton, d'origine celtique, est parlé. La culture bretonne y est donc très vivante, à la différence de Rennes dont le parler traditionnel est une langue d'origine romane qui s'appelle le gallo. En outre, l'Université de Bretagne Occidentale (UBO) de Brest abrite la bibliothèque Yves-le-Gallo, qui possède un fonds unique, non seulement consacré à la Bretagne, mais aussi aux autres pays celtiques. Ce sont donc ces arguments de poids qui m'ont fait choisir Brest plutôt que Rennes, ville dans laquelle j'habite toujours depuis mon arrivée en France, le 14 août 2018 pour être précis. Je me souviens bien de la date, c'est vous dire à quel point mon implantation en Bretagne a été marquante pour moi (rires).

En effet, on sent que cela vous a permis de démarrer un nouveau chapitre de votre vie. D'ailleurs, quelle a été

la réaction de l'administration de l'université de Brest lorsqu'elle a su qu'un jeune homme coréen était venu s'inscrire dans son cursus de breton celtique ?

J'ignore quelle a été la première réaction du personnel de l'université. Mais, comme j'ai vite gagné la réputation d'être un étudiant studieux, je crois que les professeurs ont assez rapidement dépassé le stade de la surprise. De plus, il y a de temps en temps d'autres étudiants étrangers qui viennent apprendre le breton, notamment des Allemands, des Norvégiens, mais aussi quelques Gallois et même des Japonais. Mais un Coréen, il est certain que ce fut pour eux une première ! Cependant, je pense que les professeurs devaient également se dire que je ne resterais probablement pas, que je retournerais en Corée une fois mes études terminées.

Vous m'avez dit être actuellement en master. Vers quel parcours vous orientez-vous ?

Oui, je suis effectivement en master de recherche à l'heure actuelle. D'ailleurs, nous ne sommes que deux étudiants à suivre ce cursus. L'écrasante majorité des étudiants engagés en licence de breton celtique se dirigent plutôt vers un cursus d'enseignement, pour pouvoir travailler en tant que professeur(e), par exemple. Or, il se trouve que depuis le lycée, j'ai toujours eu pour objectif de faire un doctorat en France. L'enseignement n'est pas un domaine qui m'attire particulièrement. Mais comme il faut bien aussi gagner sa vie, et surtout se forger une expérience, j'ai tout de même eu l'occasion de donner des cours de breton au collège l'an dernier. D'ailleurs, on m'a fortement conseillé de passer l'agrégation de breton, pour pouvoir décrocher un poste fixe au cas où le doctorat ne se passerait pas comme prévu. Malheureusement, quand j'ai voulu m'inscrire à l'agrégation, j'ai eu la mauvaise surprise d'apprendre que je n'en avais pas le droit car n'ayant pas la nationalité française. Si on n'est pas européen, c'est compliqué… Les Britanniques non plus ne peuvent plus s'inscrire d'ailleurs, depuis le Brexit. C'est dommage, n'est-ce pas ?

Cela semble très strict, en effet… Mais finalement, cela s'est-il révélé être un mal pour un bien ?

Tout à fait, car cela m'a permis de consacrer plus de temps à la recherche, qui reste mon objectif premier, mais aussi de participer à plusieurs rencontres internationales. Par exemple, j'ai eu tout récemment l'occasion de me rendre en Écosse pour intervenir dans un colloque au cours duquel j'ai pu présenter mes recherches. J'ai également pu faire une présentation en anglais et en visio sur la langue bretonne pour le compte d'une université américaine. Je dois dire que ces opportunités m'ont été offertes du fait de mes recherches sur cette langue, mais aussi parce que nous sommes peu nombreux à explorer le sujet.

J'imagine que mener de telles recherches universitaires sur la langue bretonne est loin d'être courant, surtout pour quelqu'un dont la culture est si éloignée de celle de la Bretagne. À propos, comment se sont passés vos premiers contacts dans cette langue avec les habitants de la région ?

J'ai surtout appris avec des interlocuteurs de plus de soixante ans, qui étaient la plupart du temps plutôt contents que je les enregistre ; ça m'a beaucoup aidé à progresser dans ma pratique du breton. Les réactions ont donc été très positives, ce qui m'a énormément encouragé à poursuivre mon apprentissage. Quand j'échange avec les anciens en breton, je sens qu'ils me considèrent presque comme quelqu'un de leur famille, un peu comme si la langue faisait sauter un verrou. Et ils aiment beaucoup qu'on s'intéresse à leur vécu, on les sent avides de partage.

Ce qui aide beaucoup aussi, c'est que le breton est « visible », au sens propre j'entends : si vous allez à Brest ou à Quimper, vous pourrez voir des panneaux bilingues français-breton tels que ceux indiquant le noms des rues, par exemple. Mais paradoxalement, le breton n'est pas très « audible » car peu de gens le parlent encore au quotidien. Même dans les campagnes, avec le temps, la plupart des habitants des petits villages finissent par dialoguer en français.

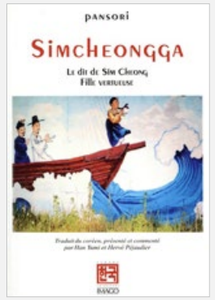
Le breton est aujourd'hui considéré comme une langue dite « minorisée ». Pensez-vous que son usage a tendance à décliner avec le temps ?

Je ne pense pas que le breton disparaîtra : quand les locuteurs plus âgés ne seront plus là, je suis certain que la jeune génération prendra le relais. Ce qui est étonnant avec cette langue, c'est qu'il y a assez peu de locuteurs d'âge médian, finalement : soit ils sont jeunes et ont appris dans des écoles immersives telles que celles du réseau *Diwan*, soit ils sont âgés et ont appris en famille. Mais parmi ces derniers, beaucoup n'ont pas transmis le breton. Et puis, savoir parler et vouloir utiliser une langue sont deux choses bien différentes. En effet, j'ai pu observer à plusieurs reprises l'existence d'un fossé générationnel entre ces locuteurs situés d'un bout à l'autre de l'échelle de l'âge ; ils ne parlent pas des mêmes choses, et ne font pas le même usage du breton. D'ailleurs, le manque de communication entre les générations est un phénomène que l'on retrouve un peu partout ; ce n'est certainement pas propre à la Bretagne !

Pour terminer cet échange, quels sont vos projets ? Vous avez dit précédemment vouloir poursuivre la voie du doctorat…

Tout à fait. Et je me suis déjà inscrit afin d'obtenir une bourse en vue de poursuivre dans cette voie. D'ailleurs, mon sujet de thèse est déjà fixé : « La prosodie du breton ». Pour l'expliquer simplement, la prosodie correspond en linguistique à la musicalité d'une langue (l'accent, le rythme, etc.). Ma thèse cherchera donc à explorer cette notion parmi plusieurs dialectes du breton, et à comprendre pourquoi et comment ces derniers ont émergé. C'est encore en cours d'élaboration, mais j'ai bon espoir de mettre en lumière, à travers mes recherches, toute la richesse de cette langue qui me fascine !

LIVRES



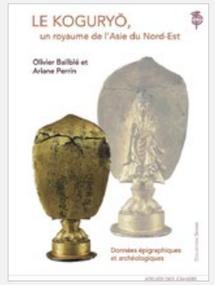
SIMCHEONGGA
Le dit de Sim Cheong, fille vertueuse
Éditions Imago

Comment la jeune Cheong se sacrifiera pour sauver son père, l'aveugle Sim, du déshonneur, se vendra à des marins cherchant une vierge à sacrifier au roi dragon, sera jetée dans la mer d'Indang, sera sauvée par les fées, deviendra reine et finira par retrouver son père lors du banquet des aveugles, telle est l'histoire que nous raconte ce long chant traditionnel (« pansori »). Issu de la tradition orale, ce récit mêle visions du monde confucianiste, bouddhiste, taoïste, chamaniste, poésie féerique et humour satirique : un sommet de la culture coréenne, tout à la fois classique et populaire.

Traduit du coréen, présenté et commenté par Han Yumi et Hervé Péjaudier

CORÉE, LA K CULTURE
de Simon CLAIR
Éditions E/P/A

K-pop, séries, gastronomie, cinéma, mode, art de vivre… la pop culture coréenne conquiert le monde ! Ce livre propose un voyage autour du K-World. Un panorama tous azimuts de cette culture étonnante, passionnante, vivifiante qui permet de regarder *Parasite* en mangeant un délicieux *bibimbap* et en buvant un verre de soju. D'écouter BTS, d'aller danser au rythme du *Gangnam Style*, puis de chanter dans un karaoké jusqu'au bout de la nuit, avant de rentrer au matin calme, en voyant le soleil se lever sur Bukchon Hanok Maeul !



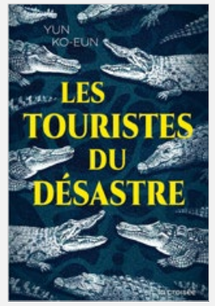
LE KOGURYŎ, UN ROYAUME DE L'ASIE DU NORD-EST
de Olivier BAILBLÉ
et Ariane PERRIN
Éditions Atelier des Cahiers

Découvrez l'histoire de cet ancien royaume du nord de la péninsule coréenne et des provinces du Nord-Est de la Chine à travers l'étude de ses vestiges archéologiques. Retrouvez aussi réunis pour la première fois tous les textes méconnus du Koguryŏ traduits et commentés en français. Fruit de la collaboration entre un linguiste et une historienne de l'art spécialisés dans les études coréennes, cette publication souhaite présenter l'état de nos connaissances sur ce royaume à travers le déchiffrement d'inscriptions qui comptent parmi les plus anciennes de la péninsule, mais aussi par le biais de son art funéraire et bouddhique.

LAPIN MAUDIT
de CHUNG Bora
Éditions Matin Calme

Un lapin envoûté qui dévore trois générations, une tête qui appelle sa mère depuis la cuvette des toilettes, des doigts glacés qui s'enfoncent dans la terre, un renard qui saigne de l'or, des cicatrices, des mots d'amour, du sang, un fantôme qui se hâte sur une grand-place de Pologne… Maîtresse du réalisme magique, Chung Bora revêt dans cet ouvrage les habits de la littérature de genre. Le lecteur pensera alors aux modèles féministes Margaret Atwood, Laura Kasischke et Cho Nam-joo. Et à Stephen King. Phénomène mondial, *Lapin Maudit* a déjà été traduit dans 16 langues, et est finaliste du prestigieux *Booker Prize* 2022.

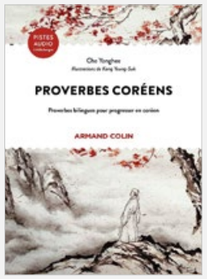
Traduit par Han Yumi et Hervé Péjaudier



LES TOURISTES DU DÉSASTRE
de YUN Ko-eun
Éditions La Croisée

Yona travaille chez Jungle, une agence de voyages coréenne spécialisée dans le tourisme macabre, dit « tourisme noir ». Elle conçoit des circuits touristiques dans des destinations marquées par la mort et les désastres écologiques. Harcelée par son chef, Yona veut quitter l'entreprise. Mais Jungle l'envoie pour une dernière mission sur l'île de Mui, lieu ravagé où subsiste une étrange population… Couronné du prix du roman policier international CWA Dagger 2021, ce roman noir et acide dénonce les excès du consumérisme moderne, le tout porté par la plume alerte d'une des meilleures jeunes écrivaines coréennes.

Traduit par Jeong Eun Jin et Jacques Batilliot



PROVERBES CORÉENS
Proverbes bilingues pour progresser en coréen
de CHO Yonghee
Éditions Armand Colin

Quelle meilleure manière pour connaître un peuple et sa langue que d'étudier ses proverbes ? Appréhender la culture coréenne à travers eux permet d'en saisir l'imaginaire à la racine et de comprendre en profondeur comportements, pensées et attitudes du peuple coréen. Celui-ci, de fait, a longtemps appris à vivre selon la sagesse transmise par ses ancêtres. Ces plus de 200 dictons traditionnels et expressions idiomatiques, couramment utilisés aujourd'hui en Corée, sont accompagnés d'outils qui font de ce livre, richement illustré, un véritable manuel de langue.

Illustrations de Kang Young-Suk

Bien sûr, cette sélection ne peut être exhaustive.
Pour toute information complémentaire sur les publications coréennes en France, merci de contacter notre bibliothèque au 01 47 20 84 96.

N° 106
Année 2023

CULTURE CORÉENNE

한국문화원
Centre Culturel Coréen

Impression :
Imprimerie Baron et Fils, Clichy